IMAGES
No. 622 — LE CAIRE (EGYPTE) 11 AOUT 1941

NUMÉRO SPÉCIAL

FK.

P.T. 2
25 MILS
EN PALESTINE

Croquis et dessins de Guerre



Histoire sans paroles



1812-1941 par SINTES

INTRODUCTION

La guerre... Ce mot à lui seul fait frissonner des milliers de gens qui le prononcent. Il évoque immédiatement à leur esprit tout un cortège de combats sanglants et de morts et de blessures affreuses. La guerre est certainement une chose tragique. Mais elle n'est pas que cela. Au front, le soldat ne lutte pas tout le temps. Entre deux combats, sa bonne humeur naturelle reprend ses droits. La vie d'un soldat, au front, est d'ailleurs, au demeurant, un composé d'incidents comiques et tragiques. Quant à l'arrière, la guerre, en même temps qu'elle y provoque des tristesses et des deuils, y donne régulièrement naissance à toute une littérature de plaisanteries et de bons mots qui constituent justement ce qu'on est convenu d'appeler le moral d'un peuple.

D'une façon générale, d'ailleurs, l'arrière fait, dans cette guerre, preuve d'infiniment plus de cran et d'humour que dans l'autre, et à l'armée qui lutte sur les divers fronts est venue s'en ajouter une autre, composée des gens, hommes et femmes de tous âges et de toutes conditions, qui font la guerre à coups de caricatures et de bons mots... Armée redoutable s'il en fût, car elle contribue, chaque jour, à fortifier l'esprit de résistance à l'adversaire.

C'est à cet autre aspect de la guerre dont les dépêches nous parlent rarement que nous avons consacré le numéro qu'on va lire. Celui-ci ne prétend pas être complet. Il est composé, en majeure partie, de textes et d'images glanés au hasard dans la presse. Le seul but qu'il vise est de vous divertir un moment et de vous faire oublier la guerre en vous montrant comment, de par le monde, d'autres l'oublient.



Quelque part dans le désert, un convoi motorisé s'avance dans un nuage de poussière. Une scène de tous les jours. L'arrière établit sa communication avec l'avant.

ARTISTES

C'est en 1916 que le haut commandement britannique eut l'idée d'affecter les artistes qui servaient comme simples troupiers à des postes de dessinateurs et de peintres officiels auprès de chaque corps d'armée. Depuis, les « Artistes Officiels de Guerre » se sont adonnés corps et âme à la glorification de l'armée.

La rigide discipline militaire vint à composition avec les habitudes quelque peu fantaisistes de tous les adeptes de l'art. Ainsi, on passa outre à un des règlements les plus sévères de l'armée britannique lorsque l'on autorisa le peintre officiel Augustus John, pendant la dernière guerre, à conserver une belle barbe qu'il portait

Savourant un petit somme en attendant d'être reçu par S.M. le Roi de Grèce, Mac Intyre est loin de se douter qu'un camarade a braqué sur lui un objectif malicieux.

Le Capitaine MAC INTYRE

Le capitaine Peter Mac Intyre, artiste de guerre attaché au corps des Néo-Zélandais, est un jeune homme d'une trentaine d'années, dont le regard bleu clair d'une pureté extraordinaire ne semble garder aucune marque de l'enfer à travers lequel il passa pendant la bataille de Crète. Dans le civil, il était dessinateur et peintre attaché à plusieurs revues de Londres ; et aussitôt la guerre déclarée, il s'engagea comme volontaire dans un bataillon de Néo-Zélandais formé en Angleterre. Il fut envoyé en Egypte comme simple artilleur il y a dix-huit mois. A ses moments perdus, il s'amusait à croquer têtes et paysages dans un cahier de dessin qui ne le quittait jamais. Son talent attira bientôt l'attention de ses chefs. Dans son atelier qui se trouve au milieu du camp des Anzacs, en plein désert, il nous montre ses toiles lesquelles sont toutes empreintes de la fine sensibilité artistique qui émane de sa personne. Nous lui demandons des souvenirs amusants sur son séjour en Crète.

« Je ne veux pas m'attarder à vous raconter ce que fut la bataille. Les communiqués officiels de l'époque en ont suffisamment parlé. Je préfère évoquer quelques souvenirs, quelques scènes humoristiques qui de temps en temps venaient s'intercaler dans notre vie quotidienne de combats et de fatigues et nous faisaient oublier pour quelques instants les horreurs de la guerre.

« Un soir, à proximité de Malemme, nous fûmes surpris par une attaque aérienne des plus violentes. Avec quelques soldats je me tapis dans un trou d'obus et, aplatis contre la terre, nous attendions patiemment que la rage de l'ennemi s'épuisât. Soudain, à quelque vingt mètres de nous, arriva une bombe précédée de son chuintement caractéristique. Le projectile frappa de plein fouet un amas de bidons d'essence vides qui partirent en l'air avec un fracas qui aurait réveillé un mort. Alors un Anzac, haut comme une perche, solide comme une armoire, se retourna vers nous le visage grave et, portant l'index à la bouche, nous souffla dans un murmure : « Silence... des souris ! »

« Une autre fois, pendant la retraite, épuisé de fatigue, je me faufilais sous un petit pont jeté à travers un ruisseau, et entrepris de faire un somme à l'abri des bombardiers ennemis. Mon sommeil ne dura pas longtemps, car bientôt un remue-ménage à côté de moi me fit ouvrir un œil, puis l'autre. Quelques soldats britanniques étaient arrivés en camion et déchargeaient des caisses qu'ils plaçaient à quelques mètres de moi sous le petit pont. Je ne fus pas étonné de ce manège, car je savais que les nôtres aimaient à cacher ainsi leurs victuailles. Toutefois, comme l'opération semblait se prolonger outre mesure, je demandai à un des hommes s'ils en avaient pour longtemps et si j'allais finalement pouvoir dormir. « Nous aurons fini dans un petit quart d'heure, mais je ne sais pas si vous pourrez continuer à dormir. » « Pourquoi ? » demandai-je étonné. « Parce que nous allons faire sauter le pont, et les caisses que nous posons ici sont pleines de dynamite... »

Les forces britanniques firent un grand nombre de prisonniers allemands en Crète, et le capitaine Mac Intyre eut l'occasion d'en voir de près. Sur une route de La Canée, il marchait en compagnie de quelques soldats, lorsque le petit groupe croisa une colonne de prisonniers qui se dirigeait dans le sens opposé. Un Anzac ne put pas se retenir d'interpeller les captifs. « Eh bien, mes amis, leur cria-t-il en slang, comment la trouvez-vous cette joyeuse petite guerre ? » Alors, à la stupéfaction de tout le monde, une voix s'éleva de l'autre côté qui répondit avec un accent cockney des plus purs : « Joyeuse petite guerre ! Appelle-la plutôt f... guerre, mon vieux ! »

Mais dans les moments les plus terribles, comme au cours des petites scènes qu'il nous a contées, Peter Mac Intyre n'a pas oublié un seul instant qu'il avait une tâche à remplir. La galerie de toiles qu'il nous montre témoigne de la façon parfaite dont cette tâche fut accomplie.

En dehors des scènes de batailles, l'artiste a exécuté plusieurs portraits de personnalités militaires, et S.M. le Roi de Grèce lui fit l'honneur de poser devant lui. « Avant une de ces séances de pose, nous raconte-t-il, en attendant que le roi, qui était occupé, pût me recevoir, je m'endormis sur un canapé. Un de mes camarades vint à passer et ne put pas résister au désir de me photographier dans cette posture. Voici le résultat. » Et Mac Intyre nous tend la photo qui le représente les yeux clos, à côté du portrait ébauché de S.M. Georges II. « C'était un bon tour à me jouer ! » dit-il en nous reconduisant...



Le capitaine Mac Intyre examine avec attention deux de ses tableaux reproduits dans un numéro récent d'« Images ». ←



Voici un portrait que l'artiste a dû exécuter de très bonne grâce. On ne trouve pas tous les jours des modèles aussi gracieux, surtout lorsqu'on a l'habitude de peindre sur les champs de bataille.

DE GUERRE

avantageusement. Jamais on n'avait vu chose pareille parmi les soldats de Sa Majesté à l'exception des régiments hindous.

L'artiste de guerre doit avoir une profonde connaissance de l'art militaire pour remplir convenablement ses fonctions dans une campagne. Il doit réunir l'expérience d'un fantassin, d'un artilleur et d'un pionnier du génie. Un simple civil qui essaierait de fixer sur la toile une scène quelconque d'une bataille moderne serait forcé de ne dessiner que de vagues paysages où seules quelques colonnes de fumée s'élevant dans le lointain indiqueraient qu'une action militaire s'y déroule.



Houghton et ses deux inséparables compagnons s'occupent de la popote, quelque part entre Marsa-Matrouh et Solloum.

Devant Derna. Le canon tonne sans répit. Tout au fond, on distingue le baraquement où le squadron-leader Houghton a été bombardé par des italiens.

Le squadron-leader Peter Guy Wykeham-Barnes. Est âgé de 26 ans et est décoré de la D.F.C. avec palmes. A été désigné comme le type idéal du pilote de chasse dans le désert. En somme, le meilleur « jeune premier » de la R.A.F. du Moyen-Orient.

Le Squadron-Leader HOUGHTON

La Royal Air Force, qui tient journellement la vedette dans les communiqués de guerre du Moyen-Orient, possède également son peintre officiel. C'est le Squadron-Leader George Houghton. Sa physionomie respire l'énergie et l'esprit de décision. Il est venu en Egypte en qualité de correspondant de plusieurs journaux londoniens et comme officier de liaison. Ce n'est que quelques mois plus tard que ses capacités artistiques furent portées à la connaissance du haut commandement qui le nomma artiste officiel de guerre de la R.A.F. Houghton a suivi pas à pas toute la campagne de Cyrénaïque. Il était présent à Sidi-Barrani, à Tobrouk, à Derna, à Benghazi, et même à Djaraboub. Il voyage en automobile, accompagné d'un cameraman et conduit par un chauffeur qui est un maître pisteur du désert.

L'existence dangereuse qu'il a menée ces derniers temps lui a procuré des aventures sans nombre, et il nous en conte quelques-unes dans un langage sobre et coloré :

« Au moment de la prise de Derna par les forces australiennes, nous nous trouvions, mes deux compagnons habituels et moi, dans un réduit à proximité de la ville. A un certain moment le feu cessa, et nous crûmes que la ville était tombée. Il y avait déjà une dizaine d'heures que nous n'avions rien mis sous la dent. Je pensai, et mes camarades furent de mon avis, que le moment était venu de nous préparer un déjeuner restaurateur. Sitôt dit, sitôt fait, et chacun de se mettre à l'œuvre. Le cameraman entreprit d'allumer un feu tandis que je m'attaquais à une boîte de betteraves en conserve. Soudain, un tonnerre de détonations se déchaîna sur nos têtes. Les obus pleuvaient de toutes parts autour de notre réduit. Hélas ! notre appétit nous avait rendus optimistes, mais Derna tenait encore, et l'artillerie ennemie mise en éveil par la colonne de fumée qui s'échappait du toit de la cabane nous arrosa abondamment. A un certain moment, je fus projeté en l'air et me retrouvai à l'extérieur, assis sur le sable, serrant la boîte de conserve à demi ouverte de toutes mes forces. Mes camarades se précipitèrent vers moi, et pleins de sollicitude voulurent me transporter en sûreté. « Mais que diable faites-vous ? leur dis-je. Je peux bien marcher ! » Le cameraman secoua la tête avec pitié. « Pauvre Houghton, dit-il au chauffeur, il ne se rend pas compte qu'il est couvert de sang. » Je fus pris d'un rire formidable qui résonna dans l'air malgré les détonations et fit s'arrêter bouche bée mes amis. « Ce n'est pas du sang, c'est du jus de betterave, mes pauvres vieux ! » J'en étais littéralement inondé. Ma gaîté gagna les deux autres et nous retournâmes à notre déjeuner. Mais il fallut attendre la fin du bombardement qui dura de 11 heures du matin à 6 heures du soir. Vers 7 heures de l'après-midi, une bataille aérienne se déroula au-dessus de nos têtes. Un hydravion italien fut abattu près du trou où nous avions trouvé refuge.

« Une autre fois, en route vers Djaraboub, notre automobile fut aperçue par un avion ennemi qui fonça vers nous, crépitant de toutes ses mitrailleuses. Tapis dans la voiture, nous laissions passer l'orage, pendant que notre chauffeur, vissé au volant, lançait le véhicule à toute vitesse à travers le désert. D'autres avions survinrent et s'acharnèrent sur nous. Une course effrénée commença qui ne prit fin qu'avec notre arrivée à Djaraboub. La carrosserie était criblée de balles, mais nous étions tous indemnes. »

Le studio de George Houghton est plein de souvenirs qu'il a rapportés du désert. Sur son bureau, un clairon tout bosselé et dont le laiton a perdu son brillant attire notre attention. « C'est le clairon qui a sonné le « cessez le feu » à Djaraboub », nous explique-t-il. Dans un coin, un mousquet italien est appuyé au mur, au-dessous d'une toile représentant, vigoureusement tracée, une scène de la vie dans un aérodrome auxiliaire de l'aviation britannique dans le désert. Caricaturiste plein de finesse et d'ironie, l'artiste nous montre quelques personnalités militaires dont la physionomie est rendue avec un humour remarquable.

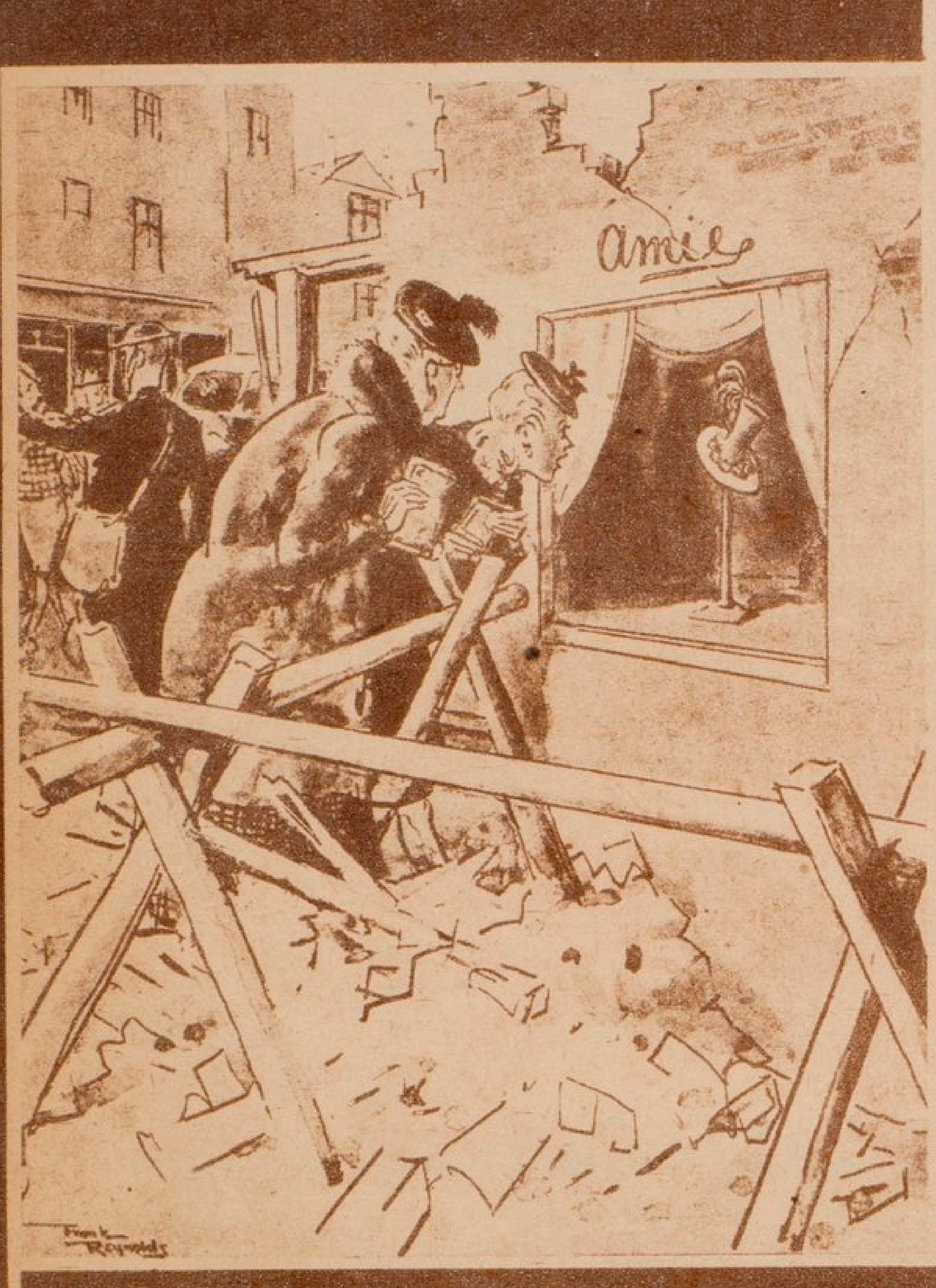
Nous lui demandons s'il se trouve bien au Caire. « Je préfère le désert, nous dit-il. Sans pousser l'amour des étendues infinies de sable au point de ne plus vouloir les quitter, comme par exemple mon chauffeur qui sent revivre en lui l'âme d'un chef targui, je suis très content lorsque l'ordre me parvient de partir vers la frontière. Et cet ordre m'est parvenu ce matin ; aussi, je suis obligé de vous quitter. »

EDOUARD POLLAK



Le squadron-leader Houghton au travail. Sur son bureau, le clairon historique qui a sonné le « cessez le feu » à Djaraboub.

LONDRES 1941 DEUX CAPITALES



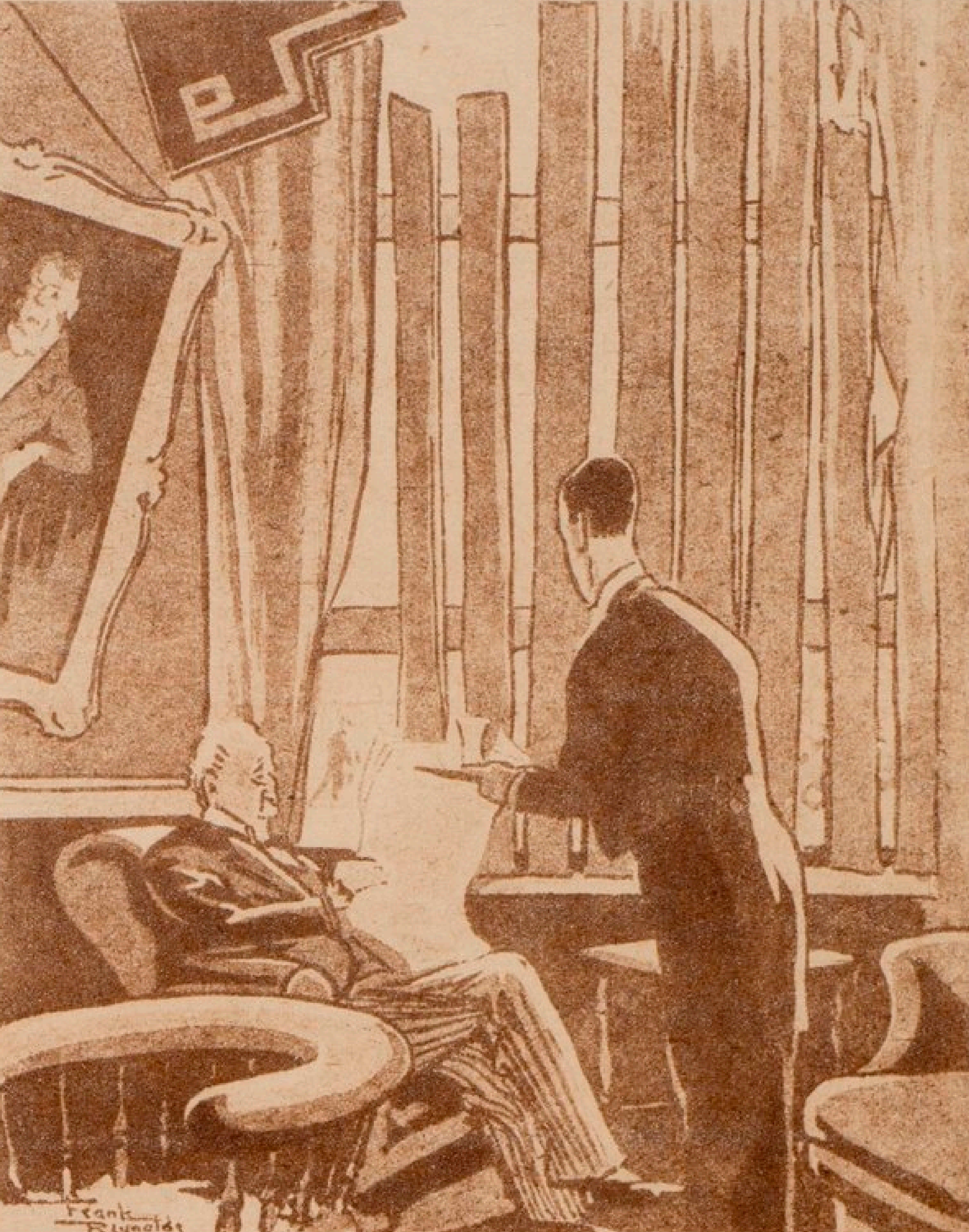
— Quelle chance, maman ! Le petit chapeau est toujours là.



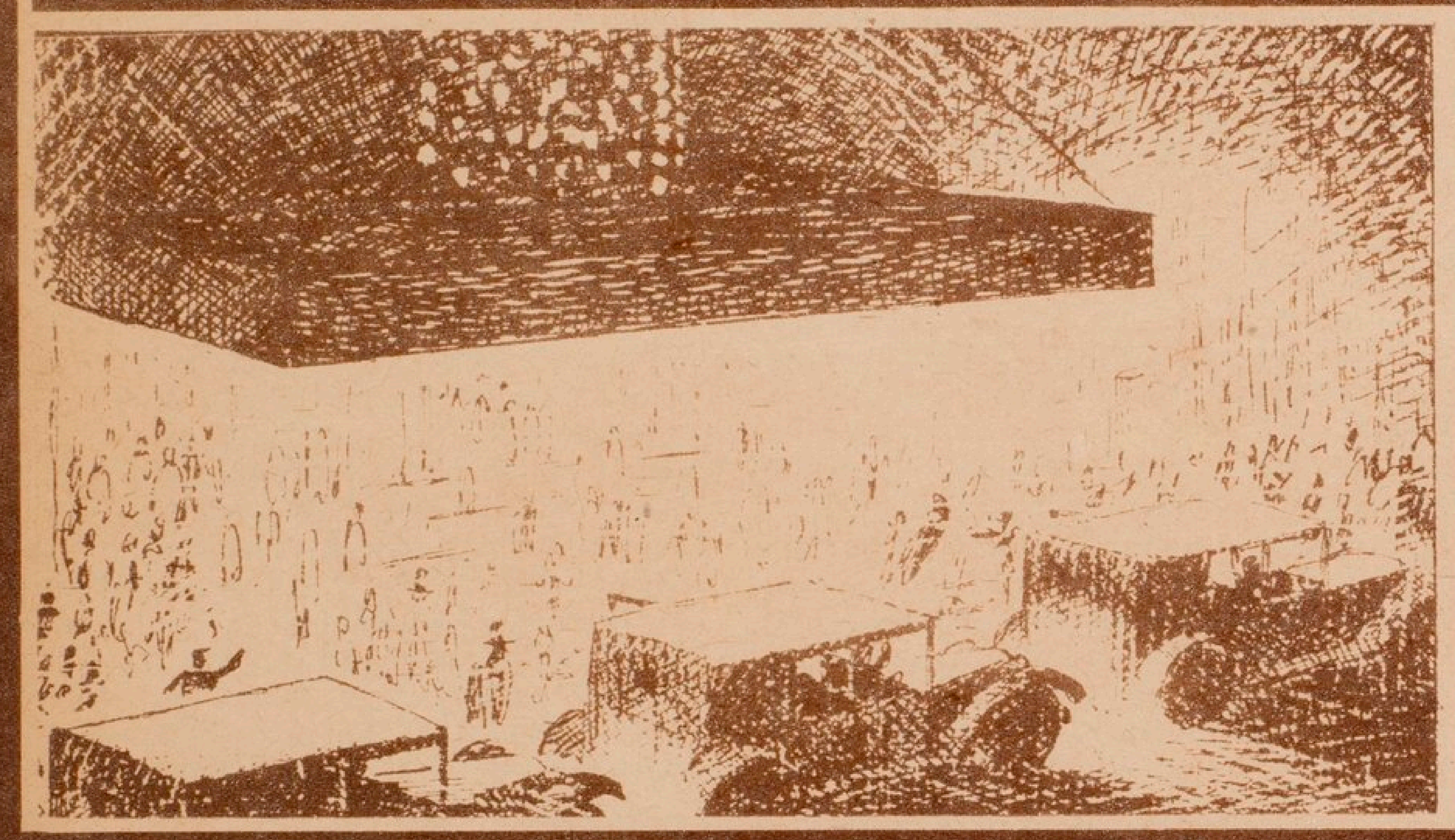
A l'âge de pierre.



Aujourd'hui.



— Très peu de monde au club, aujourd'hui, Watkins.



La sortie d'un théâtre à Londres en 1939.



La sortie d'un théâtre à Londres en 1941.

d'après « Punch »

ON RIT... sur la ligne de feu

LE JEUNE NAZI PRESSE

C'était il y a quelques mois, lorsque les Allemands arrivèrent pour la première fois sur le front de Libye dans le but de prêter main forte aux Italiens en déroute. Un jeune nazi qui avait fait la campagne de France, où tout avait été si facile, fut chargé d'une mission par son officier. Il s'en fut à motocyclette dans le désert. Sans doute s'égara-t-il, car il se trouva, quelques heures après, face à face avec une patrouille britannique. Sans perdre son sang-froid, notre nazi se mit à crier : « Petrol ! Petrol ! ». Il voulait de la benzine ! Naturellement, on ne lui en donna point...

Conduit dans un camp, le jeune Hitlérien se mit à pleurer. Il avait une tâche, il devait la remplir. N'était-il pas un homme supérieur aux autres ? Pourquoi ces Anglais l'avaient-ils capturé ? Que vont penser de lui ses chefs ?

Et il termina par cette phrase typique : « La guerre au désert ça me dépasse ! »

IL N'EST MEME PAS GENERAL

Souvent des patrouilles sortent de Tobrouk à la recherche de renseignements utiles au haut commandement. Ces renseignements, on les obtient par les prisonniers.

Récemment, dans la nuit, une fusillade nourrie éclate. Un corps à corps s'engage et la patrouille britannique rentre à Tobrouk avec un officier italien sanglé dans un bel uniforme.

Un Australien le regarde, tourne autour de lui, puis s'en va dégoûté : « Il n'est même pas général », dit-il.

LA BARBE ELECTRIQUE

Le général Bergonzoli, un vieux colonial italien qui a fait plusieurs campagnes dont celle d'Espagne, se repose en ce moment aux Indes, comme prisonnier de guerre.

Il commandait la garnison de Bardia lorsque les Britanniques y entrèrent. On crut qu'on l'avait pris, mais le général était parvenu à fuir, à travers des sentiers peu connus, et à gagner Benghazi.

Bergonzoli porte une splendide barbe rousse que Mussolini a surnommée « barba elettrica ». C'est d'ailleurs ainsi que cet officier supérieur est connu dans l'armée.

Quand les forces impériales entrèrent à Benghazi, ils mirent la main sur une pléiade de généraux, dont Bergonzoli.

A son arrivée au Caire, le général fut opéré de l'appendicite. Un correspondant de guerre qui l'avait connu en Espagne fut autorisé à lui rendre visite. Il le trouva de bien mauvaise humeur. Touchant sa barbe, le vieux général dit : « L'électricité s'est éteinte. Hélas ! il n'y a plus de courant. » Et il regarda à travers la fenêtre la campagne égyptienne.

LES PRISONNIERS TENACES

Au cours d'une opération à la frontière de l'Ouest, de nombreux prisonniers furent pris. On les plaça dans plusieurs camions dont quelques-uns étaient italiens. En cours de route, alors qu'on n'avait pas encore atteint les postes britanniques, un des camions italiens eut une panne. L'officier britannique, pressé et craignant un bombardement, décida de laisser sur place les prisonniers qui ne pouvaient suivre. Mais dix minutes plus tard, on vit arriver un camion, filant à 80 à l'heure, dans un nuage de poussière. C'étaient les prisonniers qui étaient parvenus à réparer leur voiture et qui ralliaient à toute vitesse les lignes anglaises...

LE SERGENT ET SON PRISONNIER

Quelques prisonniers pris en Libye furent évacués par voie de mer. Deux Libyens qui souffraient beaucoup ne purent descendre dans un port égyptien et ils durent poursuivre leur voyage jusqu'en Palestine.

Les deux hommes, dont l'un était sergent, paraissaient fort heureux d'en avoir fini avec la guerre. Comme on n'avait pas sous la main un soldat pour les accompagner jusqu'au camp de concentration et comme ils étaient désarmés, on leur remit un « pass » en leur indiquant l'endroit où ils devaient se rendre.

Les deux prisonniers arrivèrent en temps dû. Le sergent demanda immédiatement à voir le commandant. A peine entré, il se mit au garde à vous. Saluant impeccablement l'officier britannique, le Libyen dit : « Signor tenente, je suis le sergent X ramenant le prisonnier Y... »

Supérieur en grade, il s'estimait, même en captivité, le gardien de son subalterne.

SOUS LES BOMBES BERLIN 1941



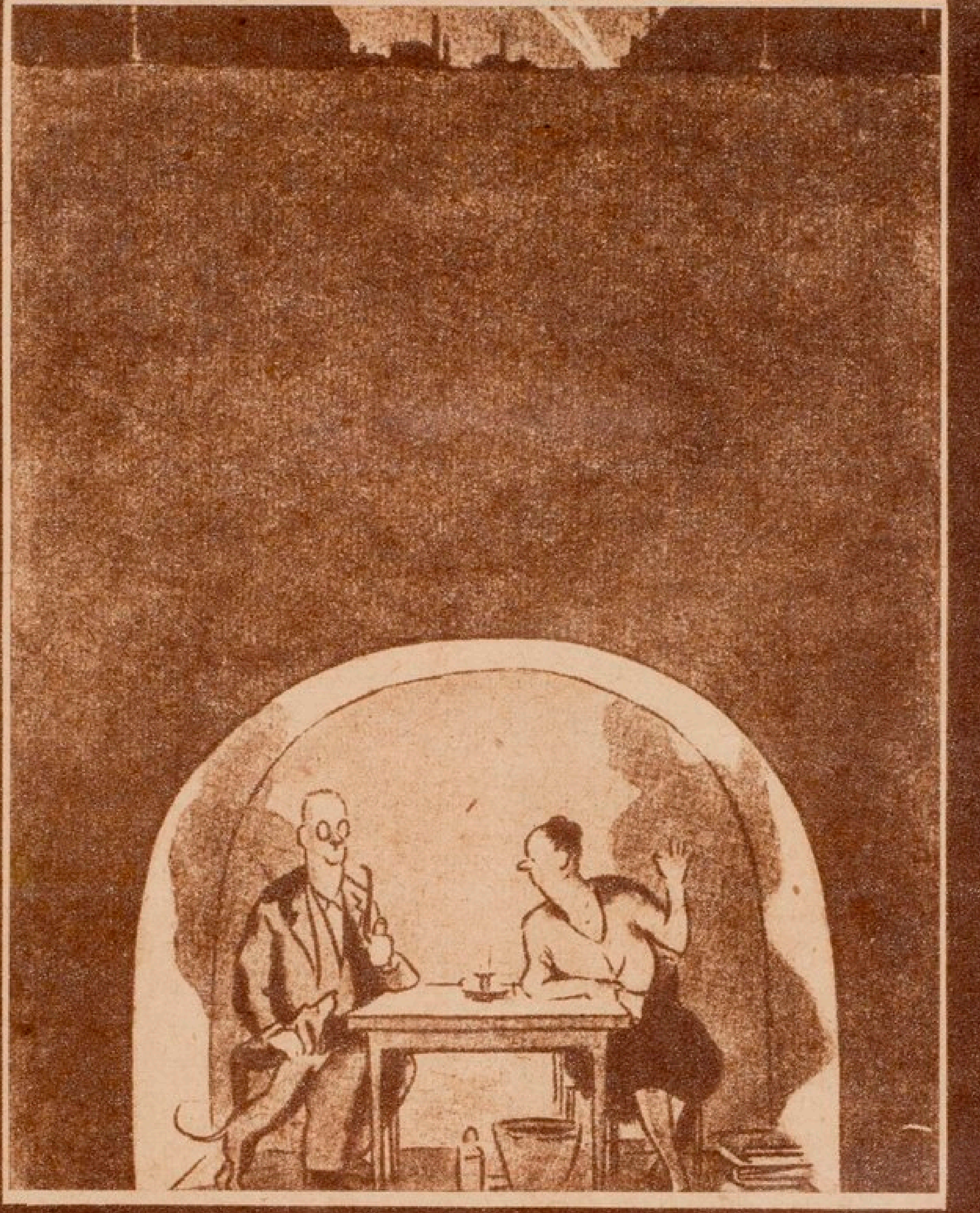
— Oui, Monsieur, nous sommes à la gare de Brême.



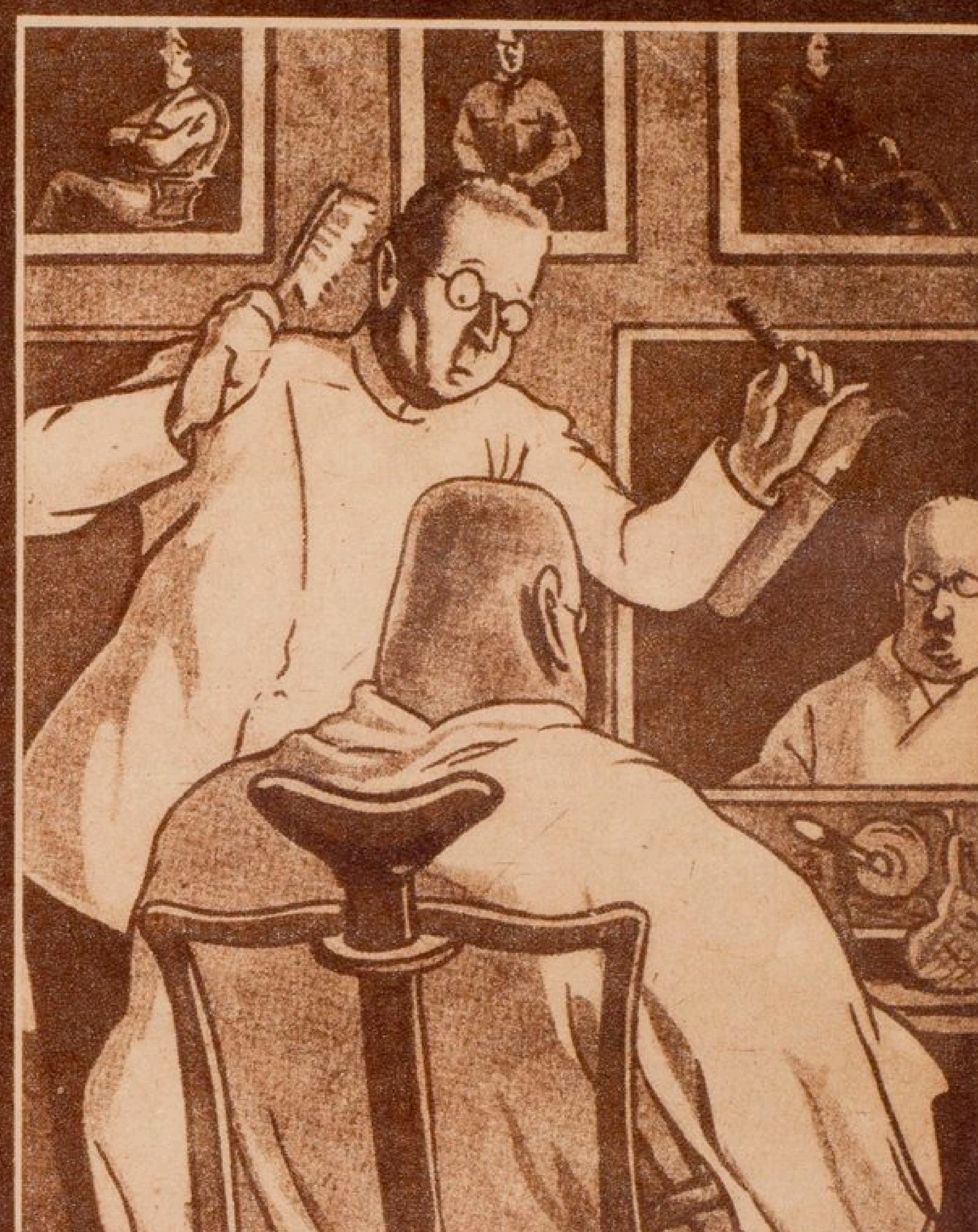
— Je vous dis que l'Angleterre est déjà à genoux.



— C'est donc cela Unter den Linden ?



— A cette profondeur, nous sommes en sécurité.
— Oui, assez pour pouvoir critiquer le Führer.



— Je voudrais que vous les coiffiez à la façon de notre cher Führer.

d'après « Punch »

SURPRISE

Pour l'instant, le désert est calme et les patrouilles continuent leurs actions sans mouvements d'envergure. Souvent des raids viennent troubler le sommeil des hommes, et ils sont obligés de quitter leurs tentes avec précipitation. Il y a deux jours, N... part avec les autres pour gagner son abri, et à sa surprise, en rentrant, il remarque que sa tente est percée par une bombe. Il entre et trouve la bombe sur son lit, non explosée. Le nombre de mauvaises bombes que les Anglais reçoivent est étonnant !

LES PREMIERS

Quant aux patrouilles, elles font leur circuit sans encombre. On raconte souvent au mess des histoires qui, pour être vieilles de trois mois, n'en sont pas moins savoureuses. Tels ces dix Australiens, quelque part sur la côte, qui rencontrent un groupe italien d'une centaine d'hommes environ. Se voyant débordés, ils en prennent leur parti et lèvent les mains pour se rendre. A leur étonnement, les autres lèvent aussi les bras en criant : « C'est nous les premiers, c'est nous les premiers ! »

M. CHURCHILL ET LE CHAUFFEUR

Cette histoire est rapportée par un correspondant de guerre récemment arrivé d'Angleterre.

M. Churchill déteste les grandes voitures officielles et n'est heureux que dans un taxi.

Un jour, devant se rendre à la B.B.C. pour prononcer un de ses discours radiodiffusés que le monde attend avec vif intérêt, le Premier britannique prit un taxi au coin de la rue. Arrivé à destination, il demanda au conducteur qui ne l'avait pas reconnu s'il pouvait l'attendre. « No, Sir, répondit le chauffeur, je vais écouter M. Churchill. »

Content de cette réponse, M. Churchill sortit de sa poche dix shillings et les remit en guise de pourboire au brave chauffeur.

Celui-ci n'en crut pas ses yeux. Portant la main à sa casquette, il regarda son client : « Au diable M. Churchill, dit-il, maintenant je vous attendrai... ».

Et M. Churchill qui aime les « jokes » éclata de rire.

NUANCE

Dans les salons d'un hôtel d'Oslo, une jeune fille est abordée par un fringant officier allemand qui l'invite à danser. Elle refuse poliment, mais le lieutenant se fâche tout rouge et lui dit d'un ton menaçant :

— Refusez-vous de danser parce que je suis Allemand ?

— Oh ! non, répond doucement la blonde enfant, pas du tout. C'est tout simplement parce que je suis Norvégienne.

LOGIQUE

Deux hommes conversent avec animation sur le trottoir d'une rue de Berlin.

— Ce gouvernement est constitué par une bande de malfaiteurs et d'idiots ! s'écrie l'un d'eux. La population est affamée, et tout semble aller vers la ruine.

Surgit un agent de la Gestapo qui a tout entendu et qui empoigne l'imprudent. L'ami essaye d'intervenir :

— Monsieur, ne prenez pas en considération les dires de mon ami. Le pauvre est atteint de folie chronique.

Mais le sbire, sur le ton de celui à qui on ne la fait pas :

— Ah ! il est fou ? Comment peut-il alors comprendre si parfaitement la situation politique dans laquelle nous nous trouvons ?

CONCURRENCE

Un acteur de cinéma allemand visite Hollywood et rencontre un producteur célèbre.

— Savez-vous, lui déclare-t-il fièrement, qu'en Allemagne nous tournons des films avec 30.000 figurants ?

L'Américain ne se laisse pas démonter :

— Mais, mon ami, il nous arrive souvent, chez nous, d'employer 50.000 figurants.

L'Allemand avale sa salive et à son retour dans la mère patrie il s'empresse d'aller mettre le Führer au courant de cette conversation. Celui-ci furieux répond à l'acteur :

— Idiot ! Vous deviez lui dire qu'en Allemagne nous tournons une nouvelle version des « Misérables » avec 80 millions de figurants !

EVIDEMMENT

Hitler est en visite dans une caserne dont la garnison s'apprête à prendre le chemin du front russe. Il passe en revue les troupes alignées au garde à vous et s'arrête devant un soldat :

— Alors, mon ami, vous êtes content ?

— Mein Führer, répond le soldat, je ne peux pas me plaindre.

— Pardi, je le sais bien ! s'écrie le dictateur.

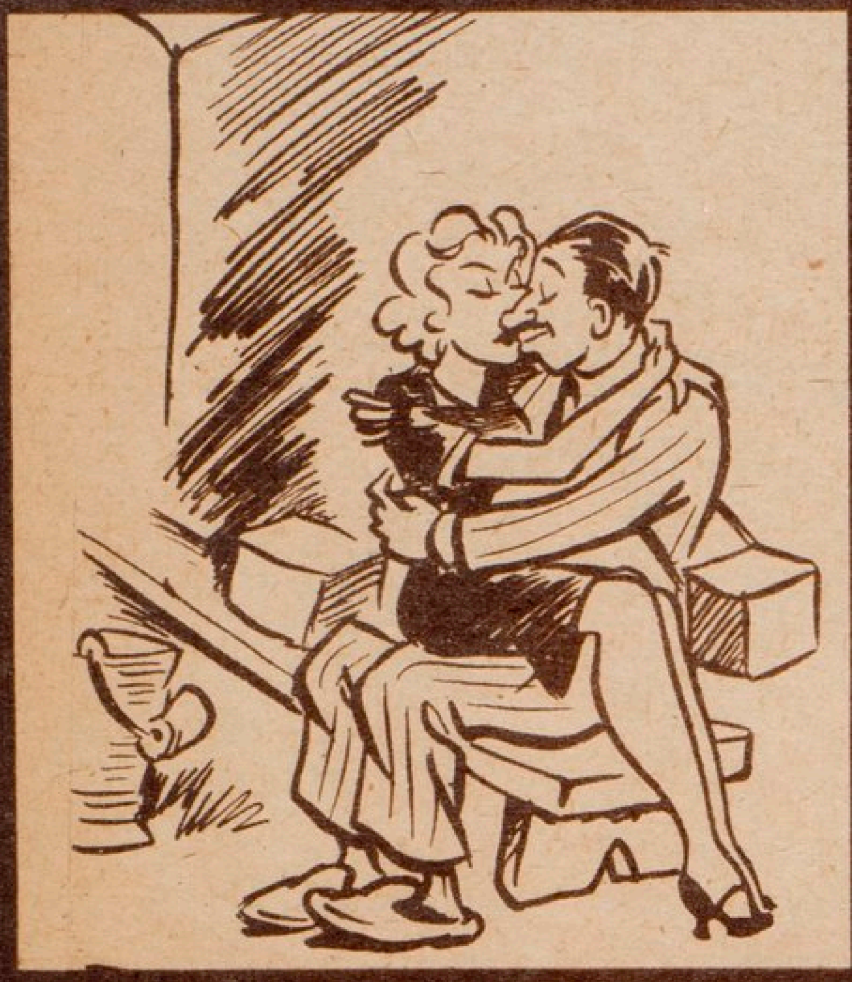
TAC AU TAC

Un soldat allemand entre dans un magasin d'Oslo et se dirige vers une vendeuse, femme d'un certain âge :

— Heil Hitler ! Où est le département des chaussettes ?

— Dieu protège notre roi ! Troisième étage à gauche, fut la réponse.

A NE PAS FAIRE... A NE PAS DIRE...



Si vous êtes d'humeur galante et que vous sentez, dans le noir, qu'une femme est à vos côtés, ne commencez pas à lui faire la cour avant de vous être assuré que ce n'est pas votre épouse légitime. Beaucoup de gens, qui n'avaient pas pris cette précaution, ont payé leur imprudence de scènes interminables.



Ne dites pas : « Et dire qu'à cause de cette sacrée alerte nous avons dû abandonner notre dîner et cette magnifique poularde. » Ne sortez pas, de même, un immense sandwich que vous mangez ensuite avec ostentation. Il suffit que quelqu'un parle de nourriture pour qu'immédiatement tous les autres aient faim.



Ne dites pas, en brandissant le journal du jour : « Vous savez, à X...., hier, il y a eu deux cents tués, quatre cents blessés et cent vingt maisons détruites. » Tout le monde sait qu'un raid se traduit par des dégâts plus ou moins graves. Mais c'est une chose dont on n'aime pas se rappeler quand on est soi-même en cause.



Ne dites pas : « Mon portefeuille a disparu », avant de vous être assuré, au préalable, que dans votre hâte vous ne l'avez pas oublié chez vous. Une telle exclamation aurait, en effet, pour résultat que tous les autres occupants de l'abri se tâteraient les poches en regardant vos voisins immédiats avec suspicion.

HERMANN GŒRING... L'HOMME QUE LE RIDICULE N'A PAS REUSSI A TUER



— Le médecin dit que c'est une envie.

— Je vois des bottes, un bâton, des médailles. Le maréchal ne va pas tarder à atterrir.

UN ENVOYE SPECIAL ALLEMAND ECRIT :

LETTRE DE LONDRES

Un journaliste allemand, M. Fritz von Fridolin, attaché au « Berliner Tadeblag », a réussi dernièrement à visiter l'Angleterre sous le couvert d'un passeport neutre habilement truqué. Voici quelques-unes des notes qu'il a rapportées de son passage à Londres.

LONDRES, FIN JUILLET 1941. — La situation dans laquelle se débat la capitale anglaise après plusieurs mois de blocus allemand est de plus en plus critique. Il n'est pas excessif de dire qu'à l'heure actuelle Londres manque de tout et ne reçoit le reste que par quantités ridiculement insuffisantes.

Un détail caractéristique frappe tout d'abord le voyageur parcourant les rues de la grande ville : c'est la disparition à peu près complète des innombrables monuments qui, naguère encore, ornaient chaque carrefour. A la place des statues absentes s'entassent des sacs de sable. Quant aux œuvres d'art elles-mêmes, on devine sans peine ce qu'il en est advenu. Toutes ont été réquisitionnées. Celles qui sont en bronze, par l'autorité militaire, afin de remédier à la pénurie des métaux. Les autres, en marbre, par le ministère de l'Approvisionnement, pour être débitées en menus morceaux et vendues sous le nom de sucre, par paquets d'un kilo, aux populations affamées.

Pour échapper à la disette, les Londoniens cherchent par tous les moyens des aliments de remplacement. Dans ce but, beaucoup se livrent à la chasse aux papillons — chair bien peu nutritive cependant — ainsi que nous avons pu nous en rendre compte par un examen des longues boîtes d'entomologistes dont ils sont porteurs.

— C'est là-dedans qu'on met les masques à gaz, ont-ils essayé de me faire croire.

En vain, bien entendu.

Autre constatation dont nous nous portons garants. Les acheteurs qui se présentent dans les boulangeries, les boucheries, les épiceries et autres boutiques d'alimentation ne sont pas munis, comme chez nous, de cartes de pain, de viande, de moutarde, de hareng saur. Comment expliquer une aussi singulière anomalie sinon par le fait que l'Angleterre, réduite aux abois, manque totalement de papier pour fabriquer les dites cartes ?

A Londres, tous les restaurants restent ouverts — sans aucun doute par ordre des autorités — mais nous pouvons affirmer que l'on n'y trouve rien à manger. Voici, en effet, ce qui nous est arrivé dans un établissement pourtant réputé pour sa table :

— Pour commencer, faisons-nous, ce sera un petit filet de baleineau à la Gœring.

Le garçon, fort embarrassé, doit avouer qu'il n'en a pas.

— Alors, donnez-moi un bifteck de rutabaga.

— Nous n'en avons pas non plus.

Même réponse quand nous demandons des saucisses de poisson, du boudin de phoque à la groseille et des nouilles synthétiques au beurre de betterave. L'expérience est, croyons-nous, concluante.

Les magasins, il faut le reconnaître, regorgent de marchandises, mais celles-ci ont été évidemment mises là pour tromper le visiteur étranger sur la situation économique de l'Angleterre. De nombreux acheteurs, qui ne peuvent être que des figurants, se pressent autour des comptoirs fort bien achalandés.

—On remarque un peu partout de la laine en pelotes ou en écheveaux, car, dans ce pays arriéré, nombre de femmes tricotent encore des chaussettes et des pull-overs à la main, au lieu d'acheter, comme le font nos compagnes, des lainages tout faits, en cellulose ou en naphtaline comprimée.

Autre fait, vraiment symptomatique. Il y a quelques jours, j'ai été invité à dîner chez une famille amie. Ce n'était pas un repas de cérémonie et mes hôtes étaient de condition moyenne. Or, vous pourrez difficilement imaginer l'abondance des mets qui furent servis au cours de ce dîner. Il y avait une poularde, du jambon, du beurre, de la confiture, que sais-je encore ?

Or, je considère que cet étalage de richesses alimentaires est la meilleure preuve que l'Angleterre manque de vivres. Chez nous, quand nous avons par hasard une poularde, nous le claironnons dans tout le quartier. Nous en faisons une fête. Or, mes hôtes exhibaient toutes ces choses avec une froideur singulière. Cela n'est pas normal et ne peut être qu'une attitude de propagande destinée à faire croire aux étrangers que les Anglais sont coutumiers de pareille abondance.

Pour terminer, voici un aveu échappé au vendeur d'une papeterie où nous sommes allés demander un crayon.

Comme nous nous étonnons du prix élevé de cet article, de qualité fort ordinaire, l'homme prend un air entendu, puis, avec un sourire des plus singuliers :

— C'est la guerre des mines, Monsieur, fait-il.

Nous ne le lui avons pas fait dire.

QUAND VOUS ETES DANS UN ABRI



Si des enfants piaillent, si des gens ronflent, ne dites pas, en vous bouchant les oreilles : « Ciel, que de bruit ici ! » Pensez que le bruit que peuvent faire les occupants d'un abri est plus agréable que celui des bombes. Dites-vous, de même, que vous pourriez vous trouver ailleurs, où la vie serait moins gaie.



Ne dites pas : « J'ai lu, l'autre jour, dans un article, que l'on fabrique actuellement des bombes tellement puissantes qu'elles peuvent, sans effort, percer un obstacle de trente mètres d'épaisseur. » Car vous risqueriez de voir les gens pris de panique à l'idée qu'une de ces bombes pourrait tomber sur eux.



Ne dites pas : « S'il ne tenait qu'à moi, je ne serais jamais descendu dans l'abri. Mais c'est ma femme qui m'a obligé à le faire. » Car cela revient à traiter de poltrons tous ceux qui y sont descendus de leur plein gré. Ne dites pas : « Moi je passe mes alertes dans mon lit ». On pourrait vous demander ce que vous faites là.



Ne dites pas : « Vous savez ? Il en est arrivé, l'autre jour, une bien bonne à un de mes cousins. En sortant de l'abri, l'alerte finie, il a eu beau chercher sa maison, il ne l'a pas trouvée. Elle avait été rasée par les bombes. » Car, aussitôt, dix personnes éprouveront le besoin d'aller voir si la leur est toujours debout.

POUR LA DEFENSE DU
STRATEGE AMATEUR

C'est un thème bien usé que de se moquer des braves gens qui, à une table de café ou dans un salon bourgeois, prophétisent à tour de bras sur la politique et sur la stratégie. Voilà déjà une raison pour que je n'essaie pas d'être après tant d'autres spirituel à leurs dépens. Mais il y en a une seconde, et plus décisive en somme, car, vous savez, si un journaliste s'interdisait de piétiner les sentiers battus...

Non, je me garderai de railler les stratèges en chambre parce qu'en fin de compte, s'ils se trompent comme tout être humain, ils ne se trompent guère plus que le commun des mortels.

Ne vous récriez pas, je parle au nom d'une expérience, hélas bien longue, et après avoir interviewé dans ma carrière beaucoup de personnalités plus ou moins illustres...

Eh bien, sincèrement, j'en suis arrivé à la conviction que la compétence n'est pas une source d'erreurs de beaucoup moins abondante que l'ignorance.

Triste constatation, je le reconnais, mais qu'y puis-je ?

Et pas très étonnante au surplus si l'on veut bien ne pas oublier que la stratégie et la politique sont un art plutôt qu'une science, tout comme la médecine...

En fait de médecine — pour prendre un exemple dont tout un chacun a pu plus ou moins constater la vraisemblance — est-ce que deux professeurs éminents, appelés en consultation dans un cas difficile, ne diffèrent pas radicalement d'avis, parfois, quant au diagnostic ?...

Et celui qui s'est trompé n'en reste pas moins un homme remarquable...

— Mais, me direz-vous, la stratégie ou la politique, ça fait deux, quoi que vous en disiez avec la médecine. N'auriez-vous pas un exemple plus approprié à nous offrir ?

Ce n'est pas cela qui me manque ! Mais je crois plus convenable de ne pas verser dans l'actualité brûlante... J'irai donc chercher ledit exemple un peu loin, avant la précédente conflagration mondiale.

Il s'agit des Balkans. La guerre vient d'être déclarée entre la Turquie d'une part et la Grèce, la Serbie et la Bulgarie de l'autre. En qualité de représentant de l'Eclair, j'étais alors reçu chaque soir au Quai d'Orsay avec mes confrères de la grande presse par le président Poincaré.

Ce soir-là, il nous dit :

— Messieurs, vous me voyez très triste, très peiné pour le sort de ces pauvres Balkaniques. M. Stancioff (le ministre de Bulgarie à Paris) sort d'ici. Il est venu me faire ses adieux, car il est mobilisé comme capitaine de cavalerie et il rejoint son régiment d'urgence. Eh bien, il m'a déclaré que la Bulgarie et ses alliés n'ont aucune chance contre l'armée ottomane. Tout ce qu'il espère, c'est sauver l'honneur.

Une heure après, en dînant dans une brasserie, j'entendis un de mes voisins, un habitué que je connaissais de vue et que je savais être un brave boutiquier du quartier, affirmer d'un ton péremptoire :

— Les Turcs ? Mais ils n'ont aucune chance. Ils vont être battus à plate couture.

J'étais encore jeune alors... et très fier d'approcher les grands de ce monde et de connaître leurs opinions que je considérais un peu comme paroles d'Evangile. Je ne pus m'empêcher de me mêler à la conversation et de déclarer que je tenais de la plus haute autorité que les Turcs ne pouvaient pas être battus.

Mon boutiquier ne se laissa nullement démonter par mon titre de journaliste bien informé et les hautes sources de mes informations. Il s'offrit à parier cinq bouteilles de champagne — à boire avec les autres habitués du lieu — que les Balkaniques remporteraient avant quinze jours une victoire éclatante.

Vous pensez de quel air assuré je relevai le défi. Entre l'opinion du ministre de Bulgarie accrédité auprès du gouvernement français et celle d'un chemisier de la rue Notre-Dame de Lorette...

Quelques jours après, l'armée ottomane était mise en déroute à Kirk-Kilissé...

Je dus payer les cinq bouteilles de champagne. A ce temps-là, cela creusait un trou dans mon budget mensuel. Mais je fus surtout sensible au ridicule.

Aussi, voyez-vous, je me refuse à tourner en ridicule les stratèges amateurs, même ceux qui, sur la table des cafés, établissent des plans de campagne à grands renforts de bouts d'allumettes.

Ce n'est pas, il va de soi, que j'aie une foi aveugle en leurs élucubrations.

Il m'advient, même, je l'avoue, d'être irrité par leur manque de données justes, leur illogisme prétentieux...

Mais, hélas ! j'ai entendu si souvent des gens fort intelligents me faire un exposé lumineux d'une situation donnée et en tirer des conclusions irréfutablement déduites... que les événements démentaient du tout au tout.

Non, voyez-vous, je me refuse à me moquer des stratèges amateurs, car alors il me faudrait me moquer aussi des personnalités compétentes, ce qui est hors de question.

Et je ne parie plus de bouteilles de champagne ni avec les uns ni avec les autres. J'estime qu'un pari doit être l'expression d'une certitude... et je ne l'ai pas.

Et je garde ma confiance pour le chef, politique ou militaire, qui parle moins qu'il n'agit et qui tend tout simplement de toute sa volonté, de tout son dynamisme vers la victoire.

GASTON BERTHEY

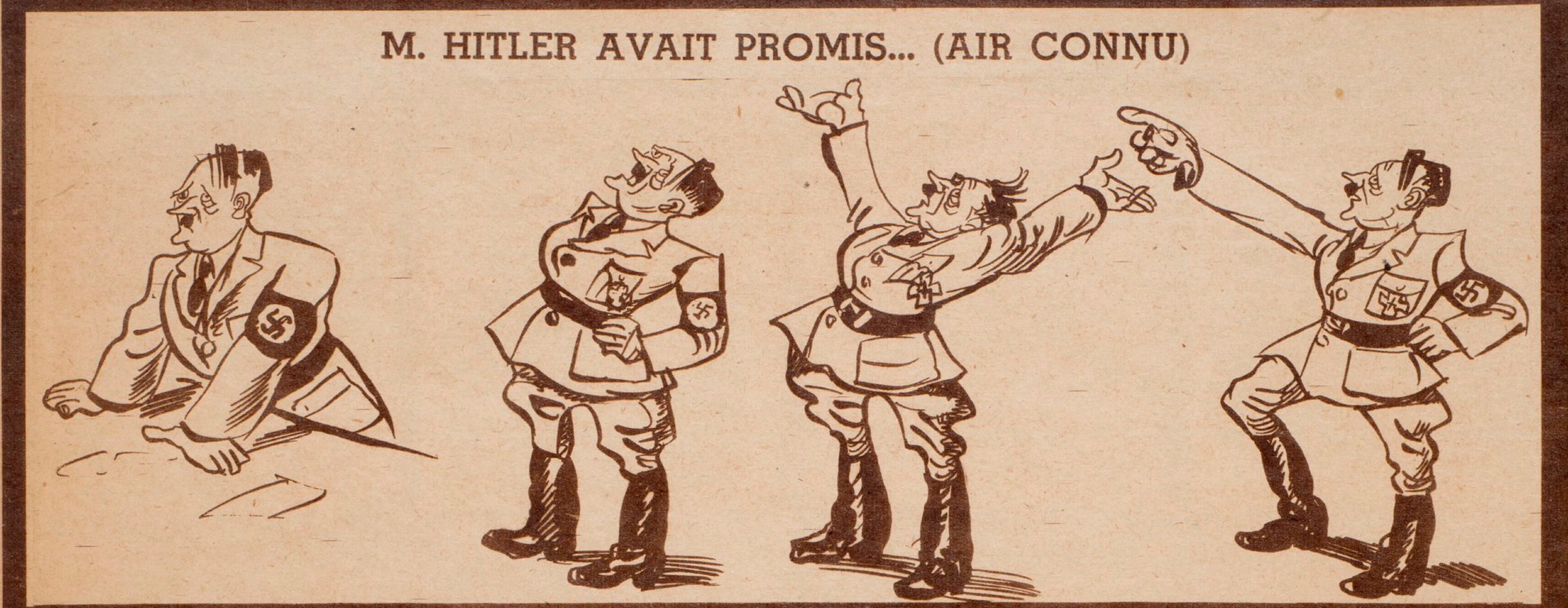
QUAND ILS PENSENT A L'INVASION, VOICI COMMENT ILS LA VOIENT



— Inutile de discuter. Je vous répète que je n'ai pas de chambre libre avant septembre. (Illustrated)

— N'oubliez pas, meine soldaten, qu'à partir de ce moment, je suis votre évêque...

M. HITLER AVAIT PROMIS... (AIR CONNU)



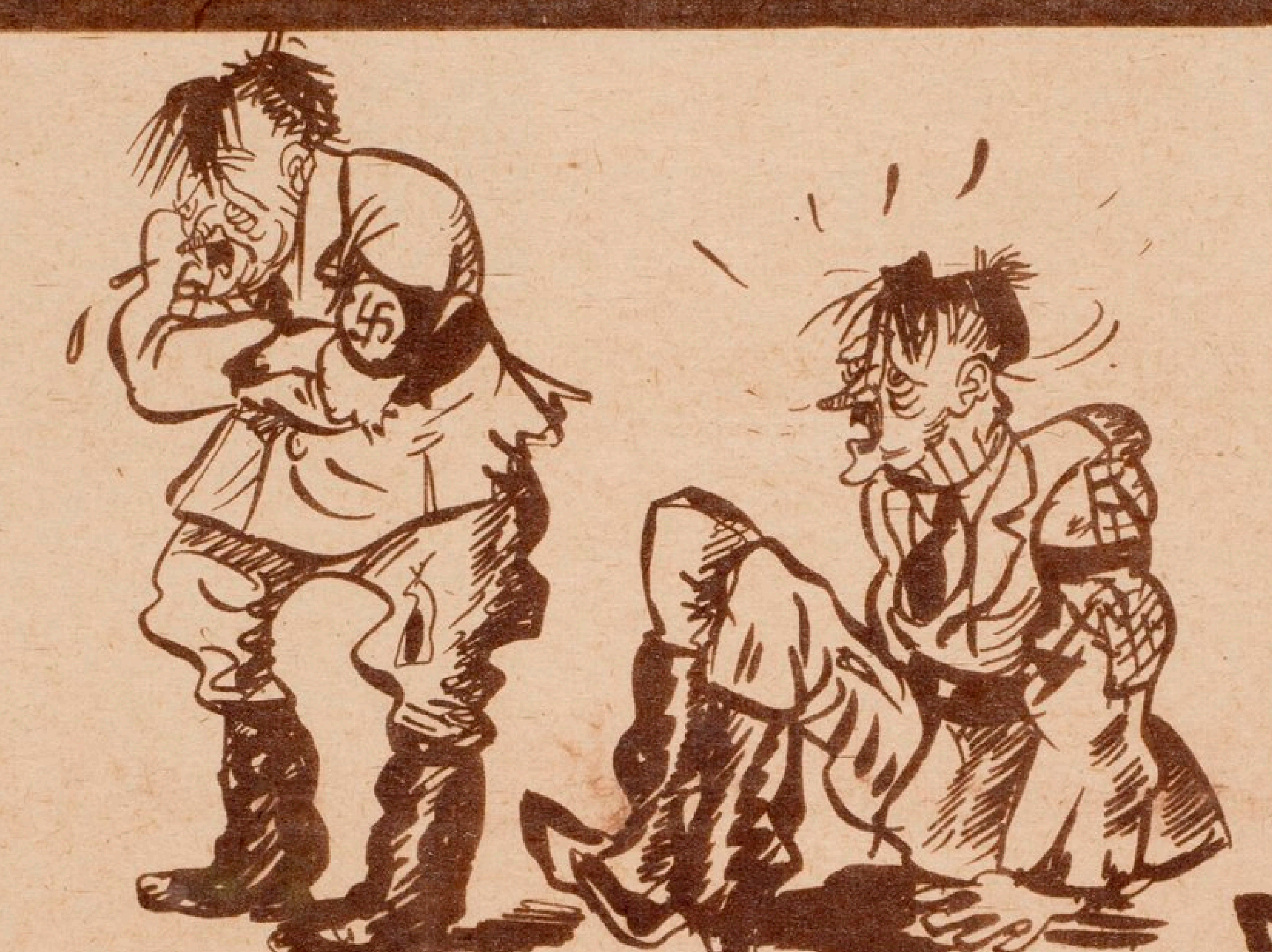
JE ME SUIS SOLENNELLEMENT ENGAGE...

...A CE QUE JAMAIS PLUS...

... DANS L'HISTOIRE ALLEMANDE...

...IL Y AIT UN SECOND 11 NOVEMBRE...





...AUSSI, COMME JE SUIS HOMME DE PAROLE...

...LA PROCHAINE FOIS...

...QUE L'ALLEMAGNE DEVRA SIGNER LA PAIX...

...JE CHOISIRAI N'IMPORTE QUEL JOUR, SAUF UN 11 NOVEMBRE.

LES DEUX PIPES

UN JOUR OU L'AUTRE, LA PIPE DE JOHN BULL ET CELLE DE STALINE DEVAIENT FATALEMENT SE RENCONTRER QUELQUE PART.

ALI-BABA, VERSION 1941

HITLER. — SESAME, OUVRE-TOI.

STALINE. — VOLONTIERS.

"L'ITALIE EST PRÉSENTE SUR LE FRONT RUSSE"

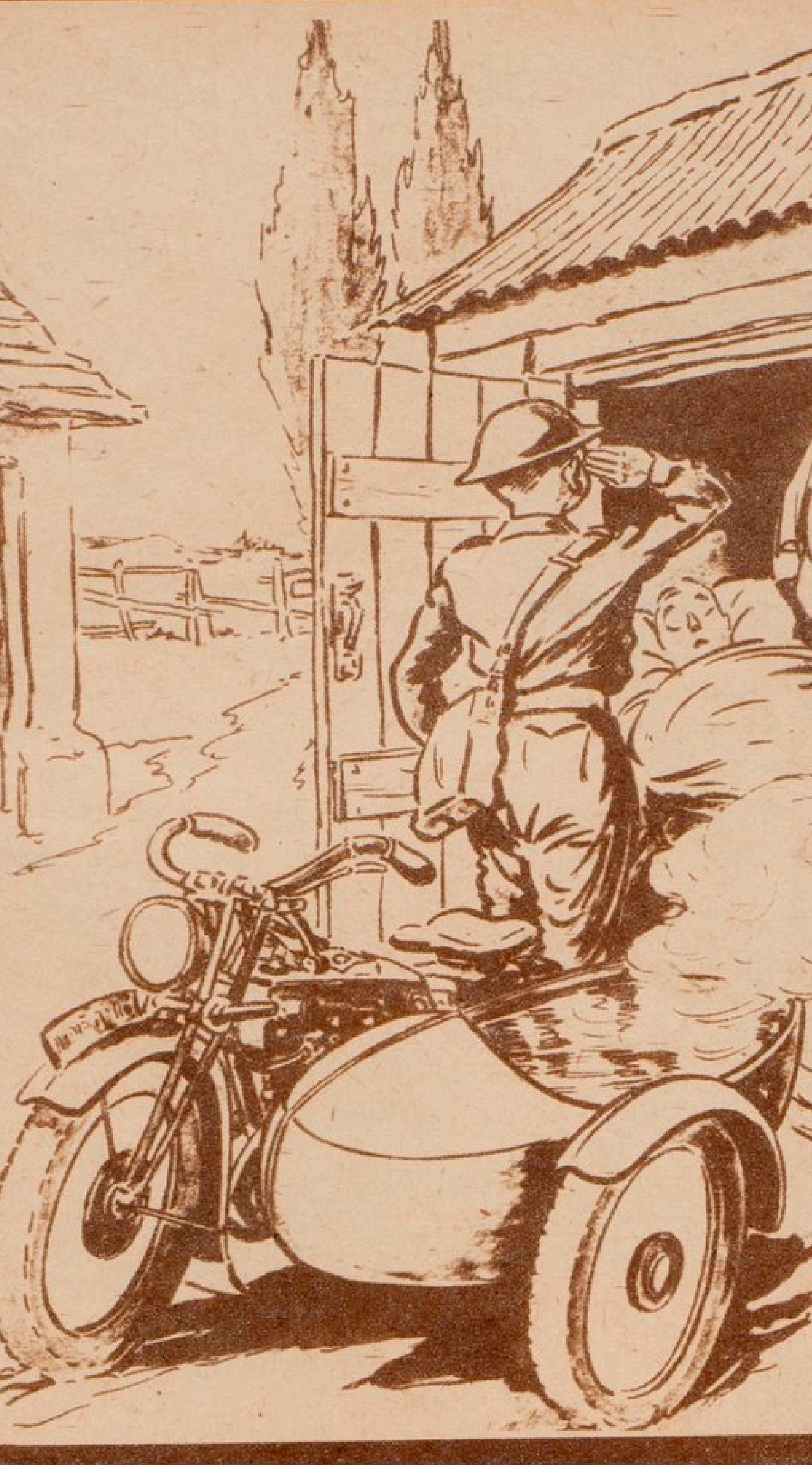
MUSSOLINI

LE DUCE. — ON NE DIRA PLUS, APRES ÇA, QUE JE N'AI PAS PRIS PART A LA GUERRE CONTRE LES SOVIETS.

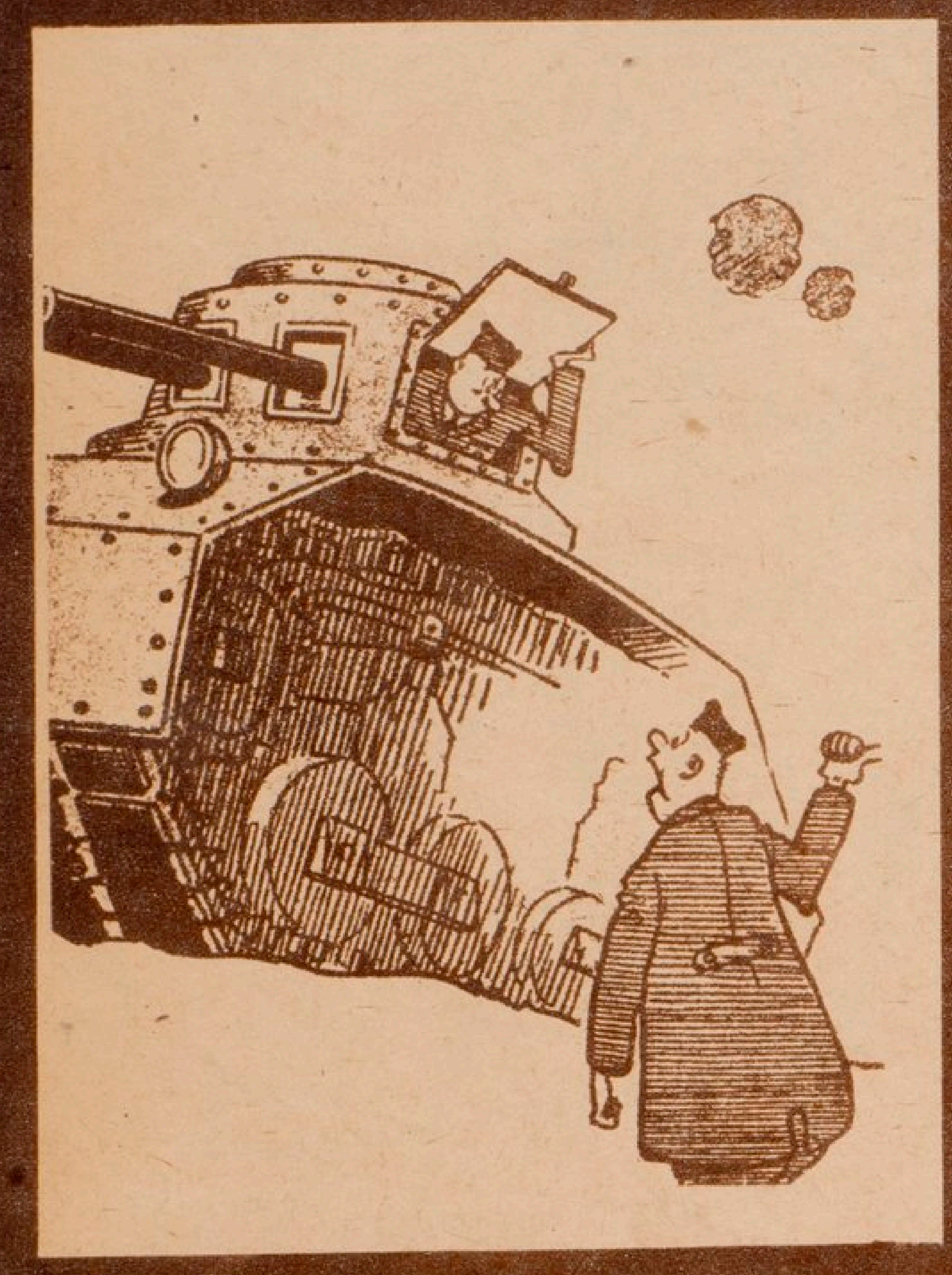
par **SAROUKHAN**

HUMOUR

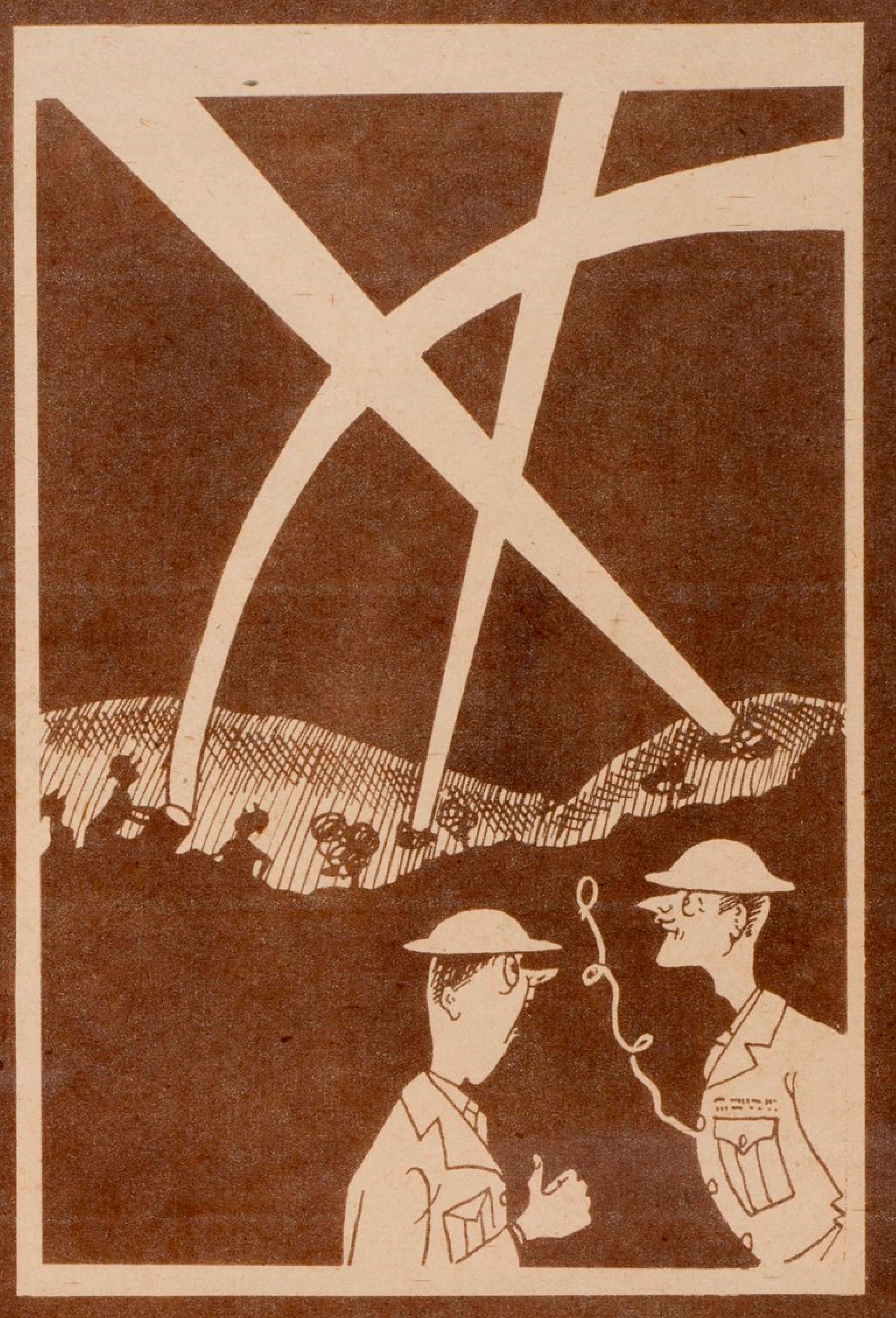
CHEZ LES MILITAIRES



— Votre bain est prêt, mon capitaine.
(Illustrated)

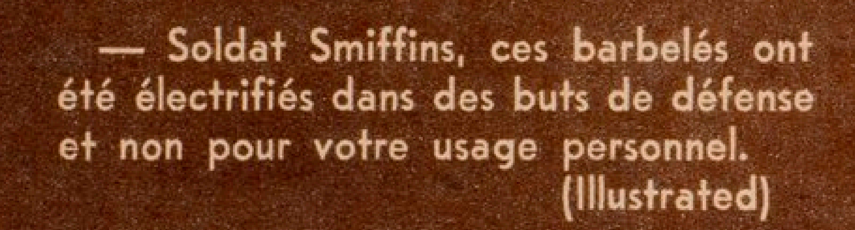


— Ramenez ce tank au quartier général. Le colonel a quelques noix à casser.
(Illustrated)



— Nous avons un disciple d'Einstein dans notre équipage, ce soir.
(Lilliput)





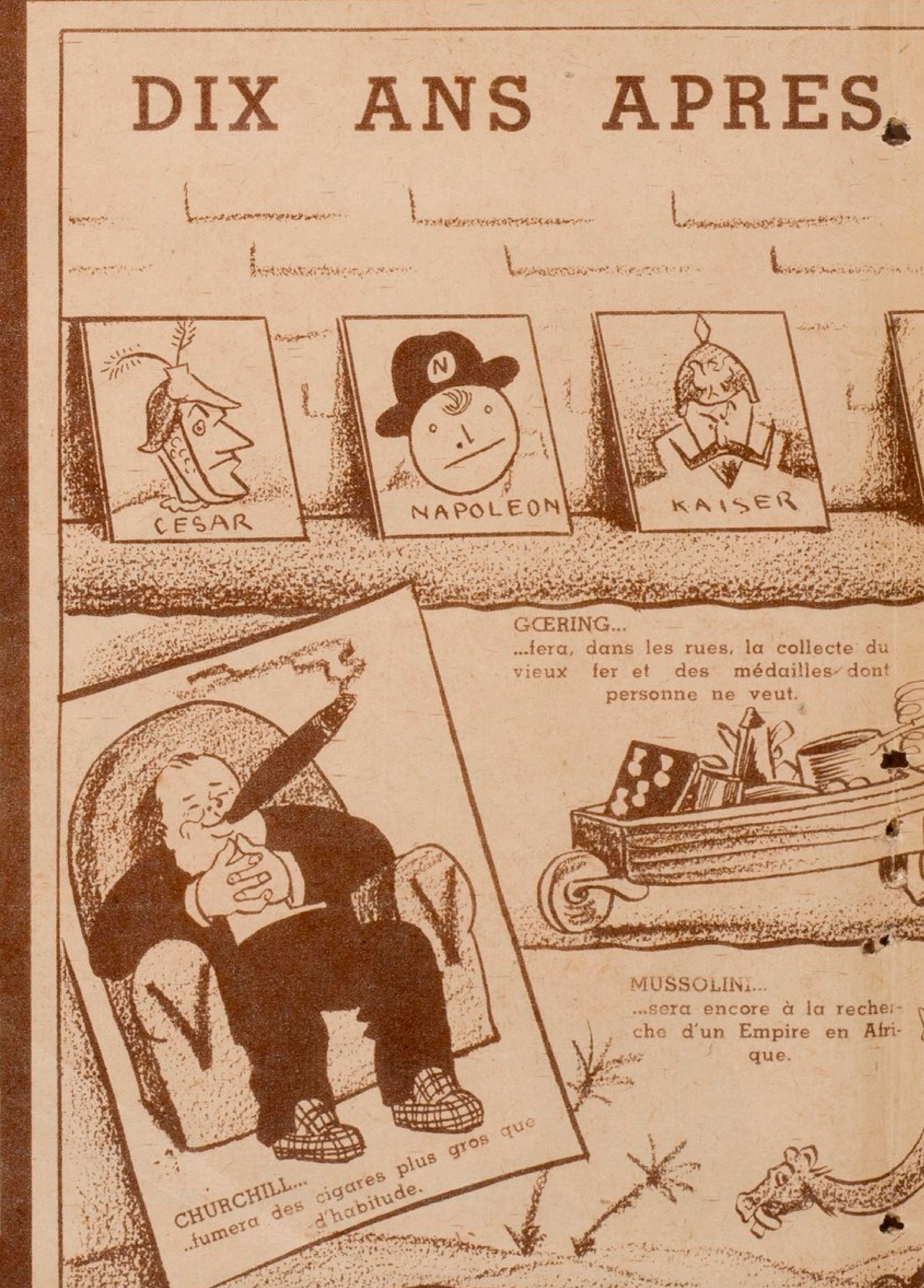
— Soldat Smiffins, ces barbelés ont été électrifiés dans des buts de défense et non pour votre usage personnel.
(Illustrated)



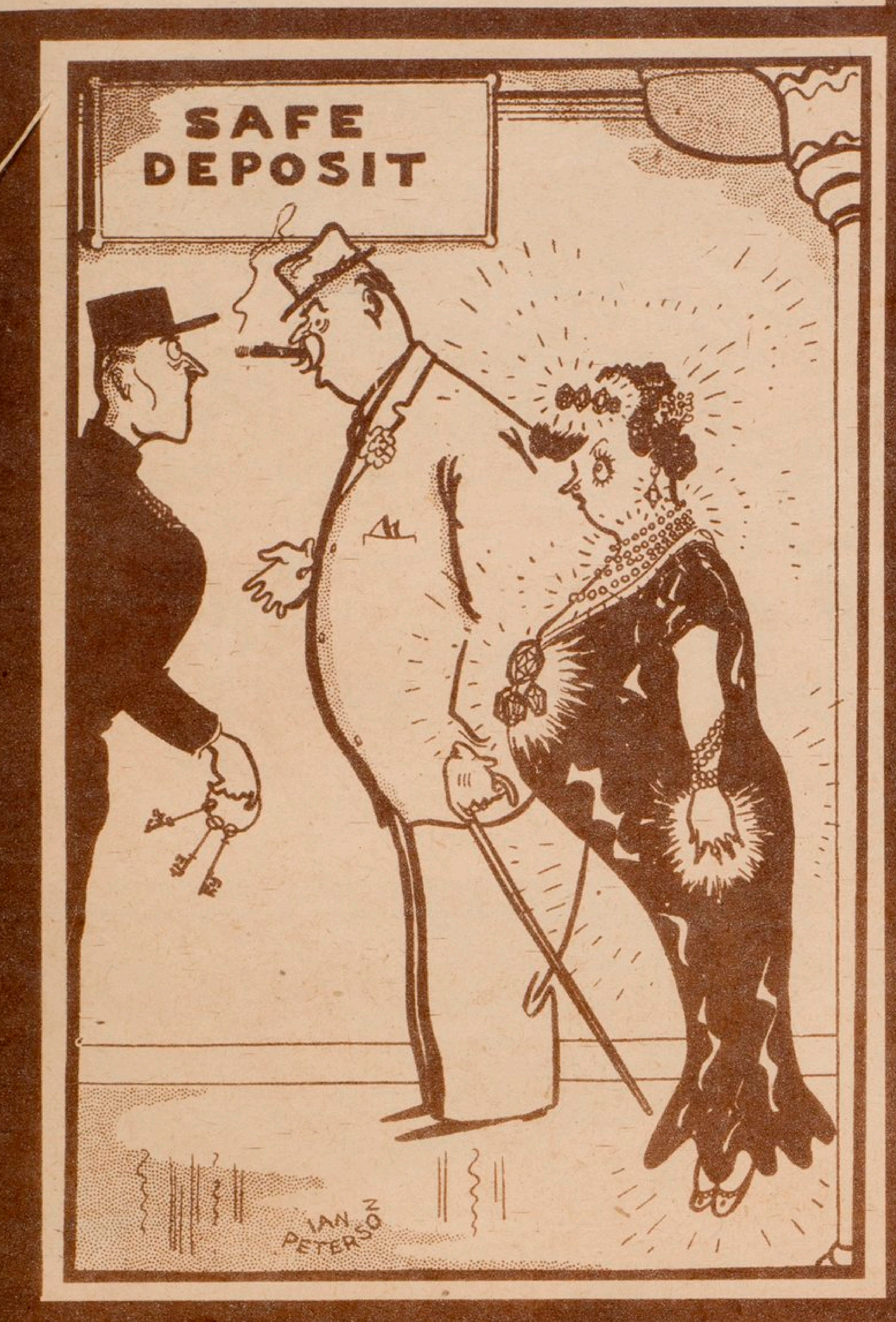
— La neige avait recouvert notre camouflage, sergent.
(Lilliput)



— J'ai besoin de deux volontaires pour une mission très dangereuse.
(Lilliput)



DE GUERRE



— Est-ce que je pourrais mettre ma femme en dépôt chez vous jusqu'à la fin de la guerre ? (Lilliput)



— Ces jumelles sont d'une puissance unique au monde. Tenez, je les ajuste. J'aperçois 230 Messerschmitts qui quittent l'aérodrome de Tempelhof. (Lilliput)

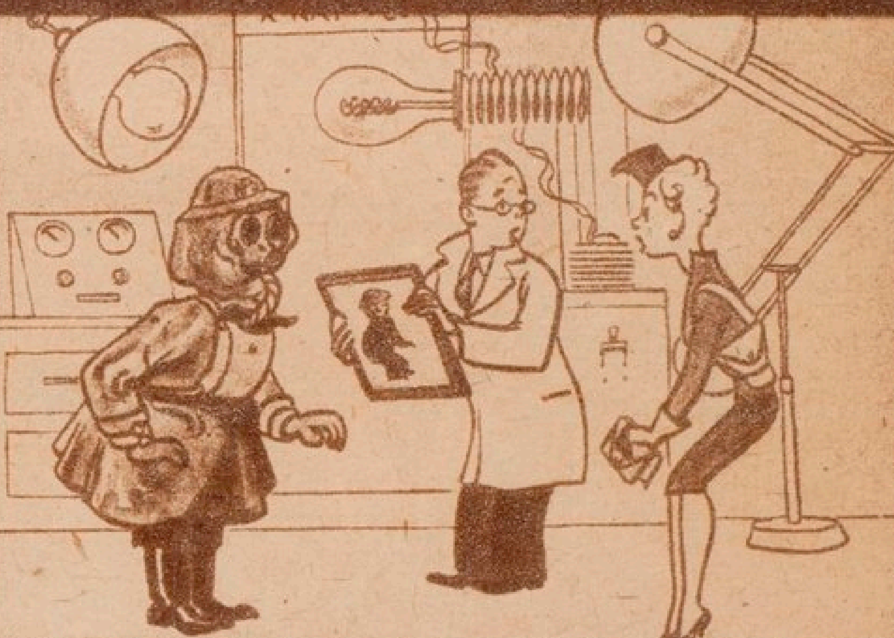
CHEZ LES CIVILS



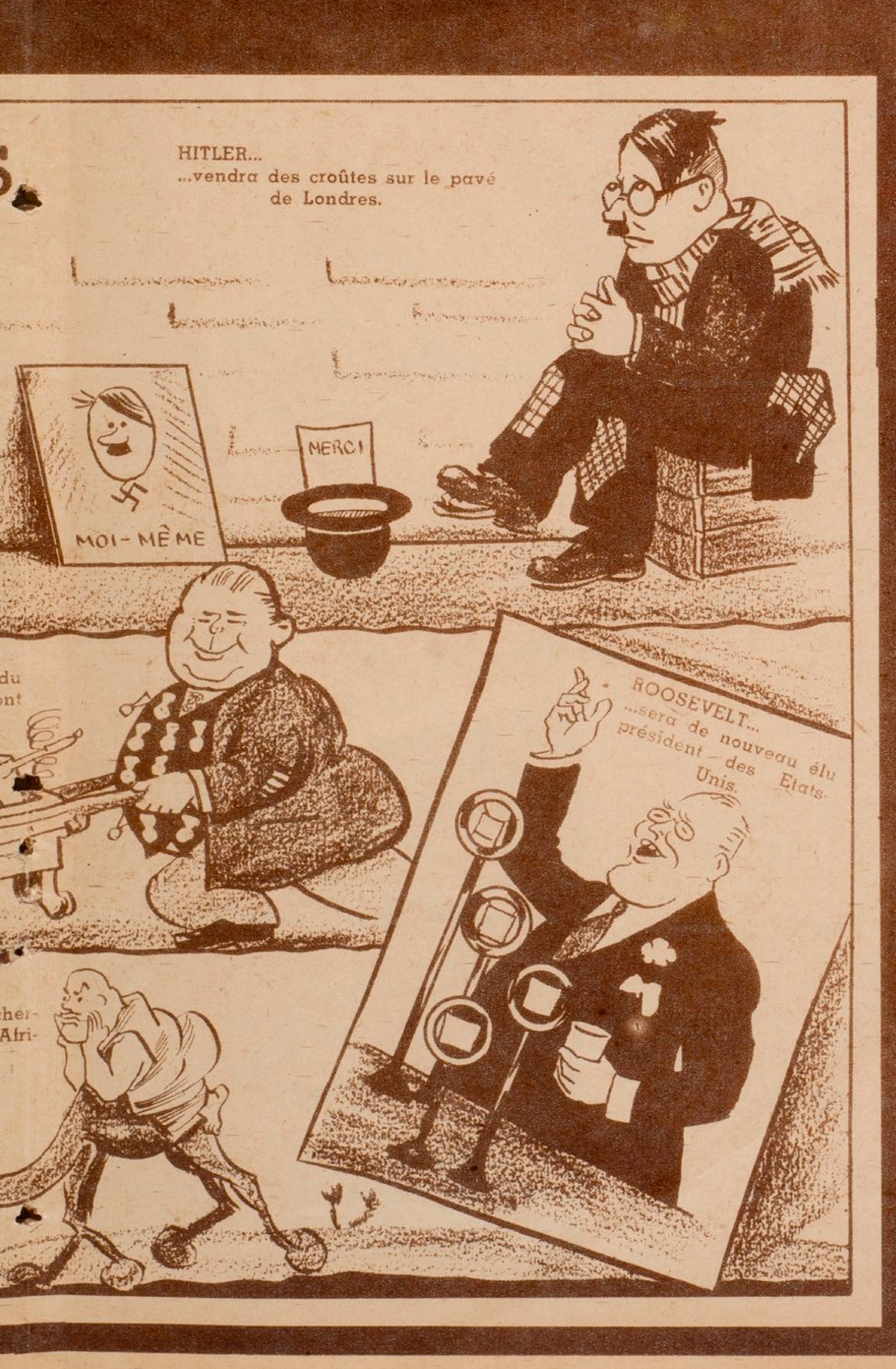
— Maudits Allemands. Pour une fois, dans ma vie, que j'avais un floche royal. (Everybody's Weekly)

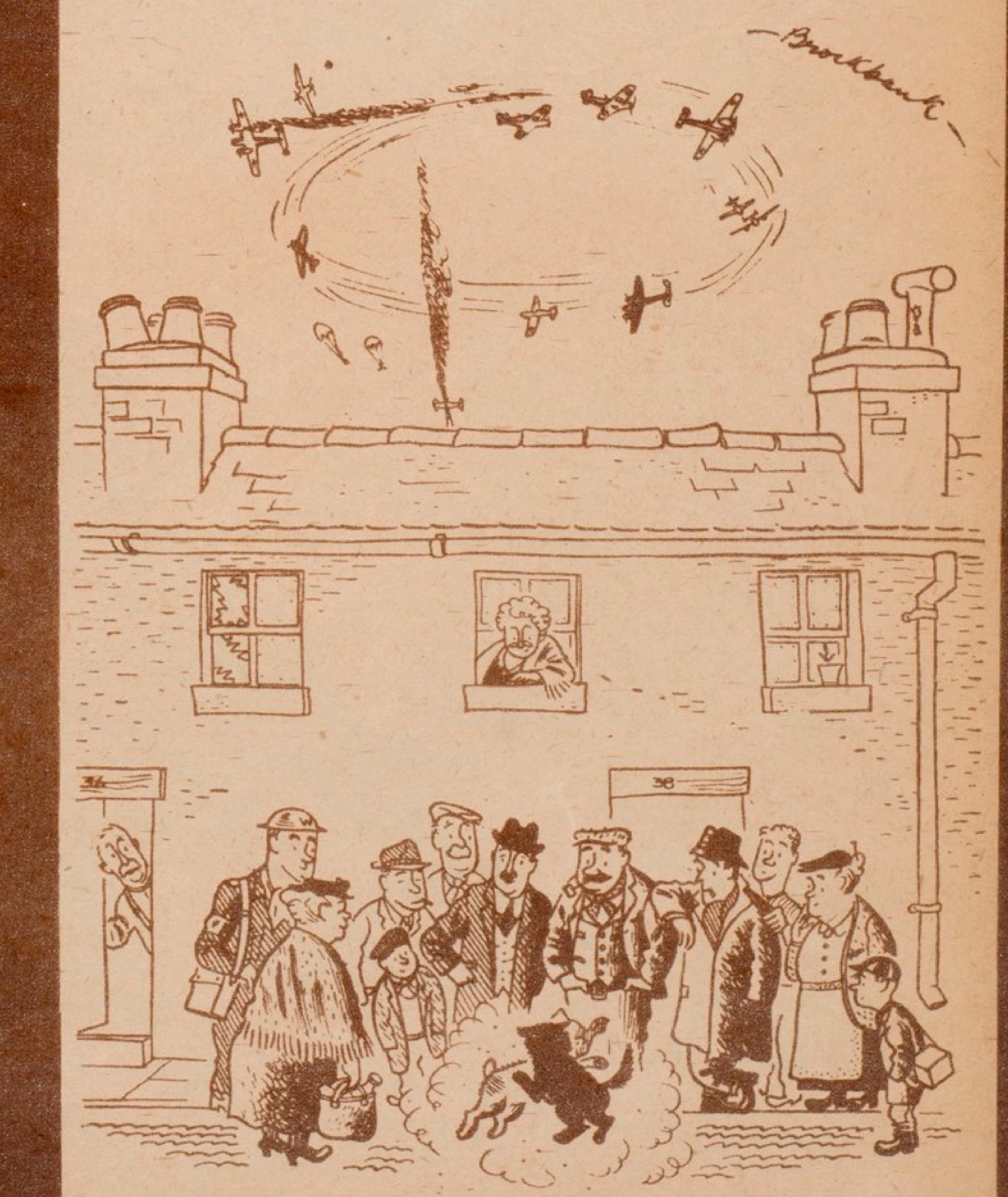


— Pourriez-vous nous donner l'hospitalité de votre cellule ? Il y a une alerte dehors. (Everybody's Weekly)



— Il a raison, Madame, ce n'est pas votre mari. (Illustrated)





Une scène de tous les jours. (Lilliput)



Entre les deux, son cœur chavire...

L'armée italienne a été chargée de faire la police de certains territoi es occupés. (Les journaux).

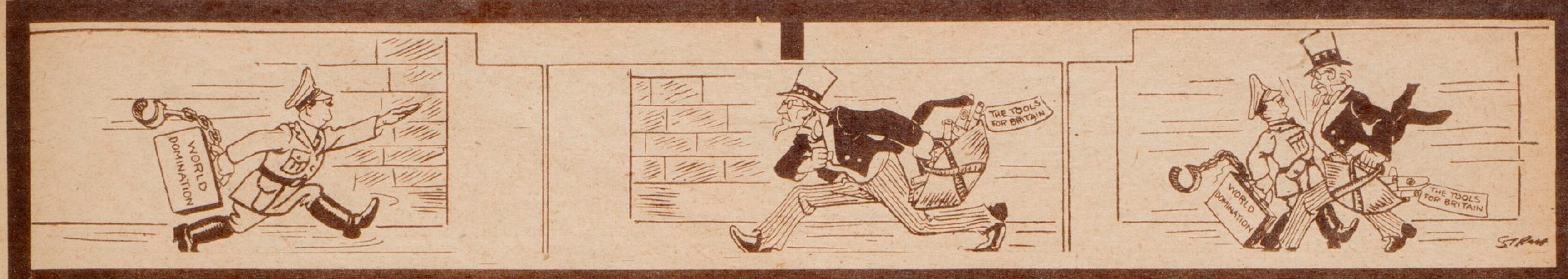
Le soldat allemand à l'italien. — Tiens, prends les clés, moi je vais me battre.

CES MESSIEURS DE L'AXE

par JUAN SINTÈS

Hitler. — Si tu le peignais au bleu de Prusse, cela lui donnerait peut-être un air allemand.

Le geai qui se pare des plumes du paon (fable connue).



Deux hommes pressés... Histoire sans paroles. (New York Times)

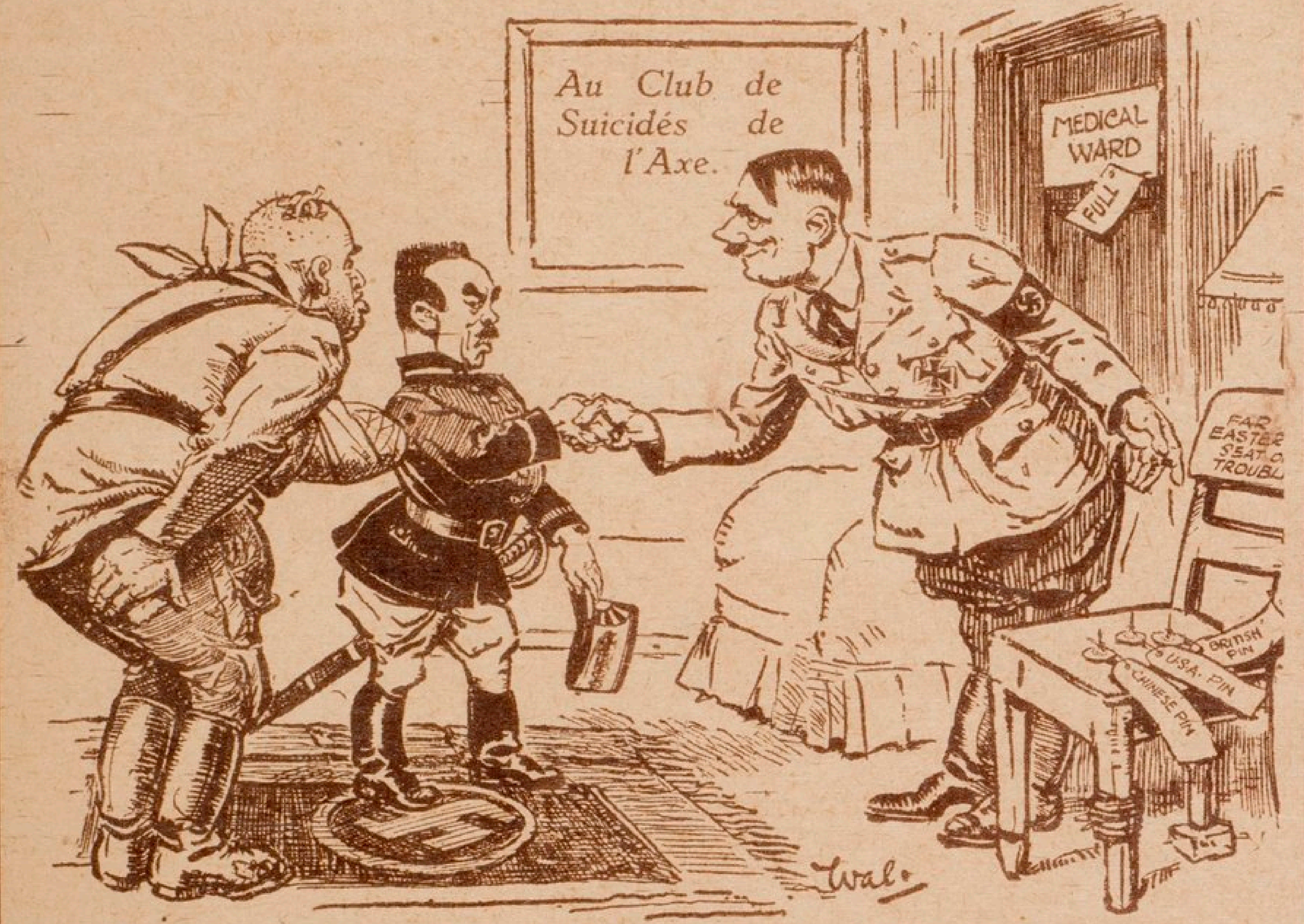
PROBLEMES DU JOUR

par la caricature

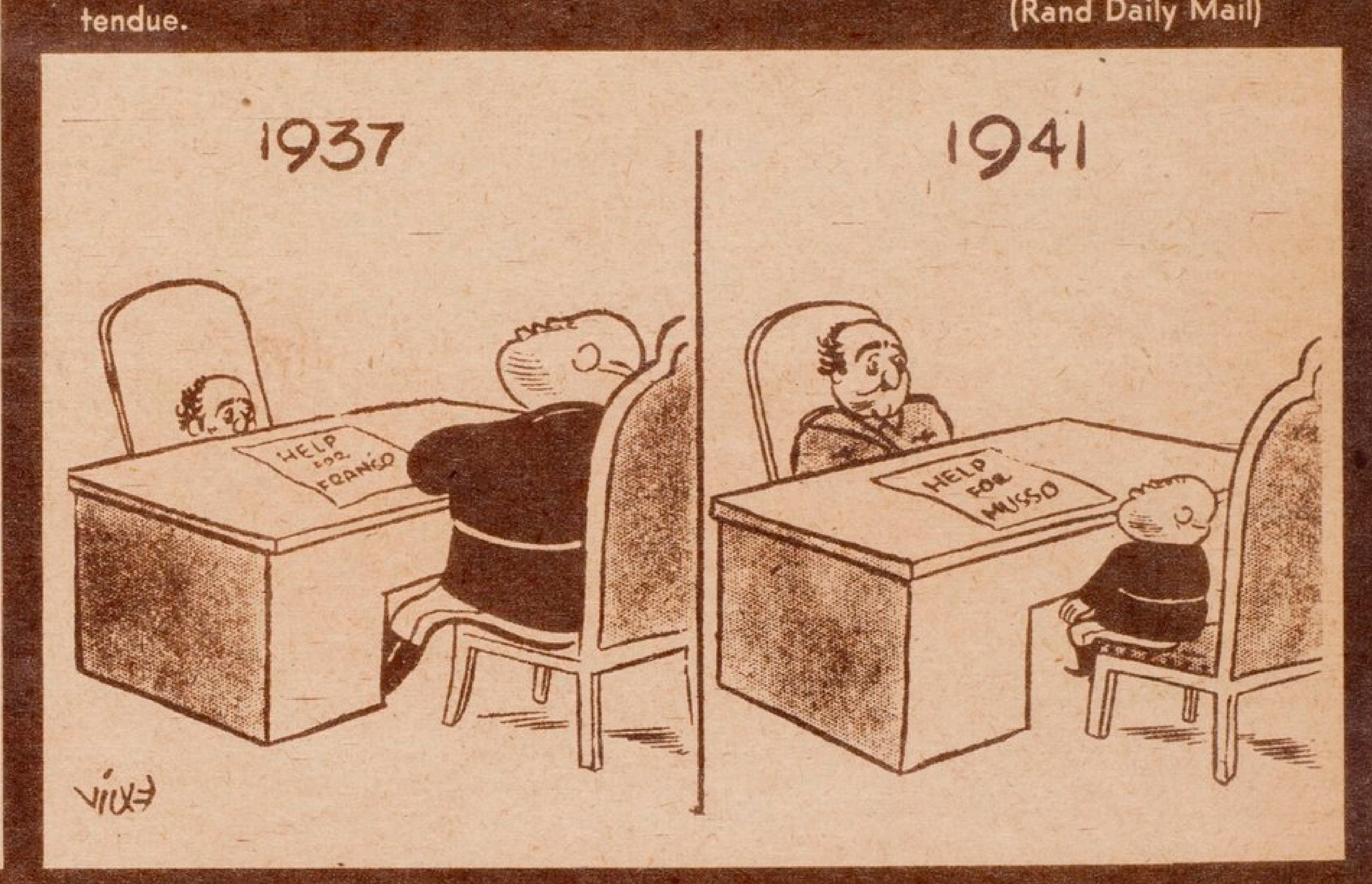


L'ECHEC DE LA COLLABORATION

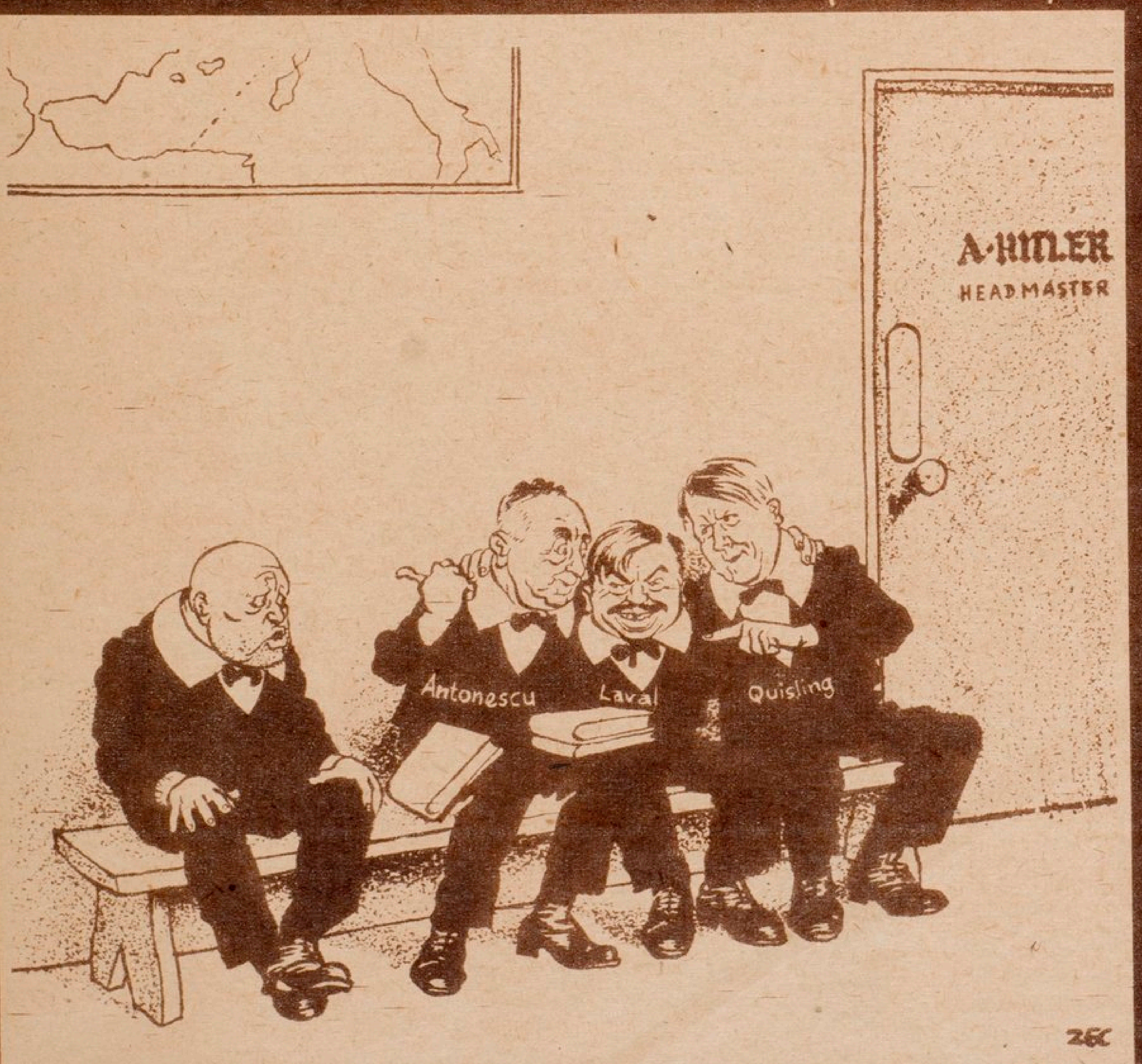
Comment les populations des pays occupés conçoivent la politique de la main tendue. (Rand Daily Mail)



— Soyez le bienvenu, cher ami. Prenez un siège, voulez-vous ? (New York Times)

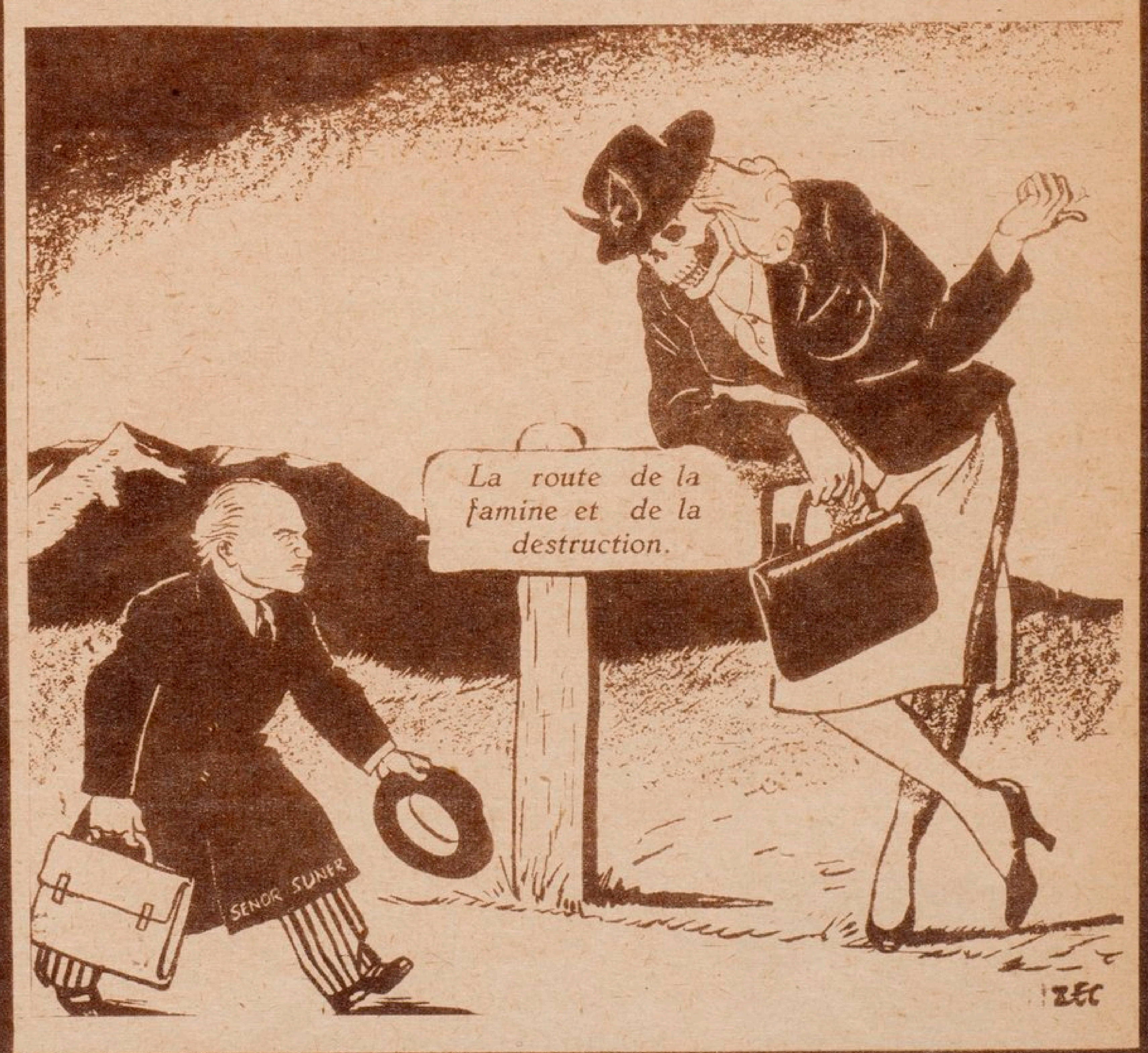


HISTOIRE SANS PAROLES (News Chronicle)



A L'ECOLE DES GAULEITERS

Le nouvel élève. (Daily Mirror)



L'Ordre Nouveau. — Vous allez de mon côté, Senor Suner ? (Daily Mirror)





Comment, d'après le journal allemand « Kladderadatsch », John Bull a donné naissance à Winston Churchill. Contrairement à ce que pense la presse allemande, de telles caricatures ne causent aucun tort au Premier anglais.

HITLER ENVAHIT L'ANGLETERRE

SKETCH EN HUIT TABLEAUX

SCENE I

HITLER, GŒRING, GŒBBELS, LE GENERAL BRAUSCHITCH, LE GENERAL KEITEL, DIVERS LEADERS ET GENERAUX NAZIS

L'une des salles de la Chancellerie, à Berlin.



HITLER (*brandissant des journaux avec indignation*). — Les voilà qui recommencent.

GŒRING. — Qui donc, mein Führer ?

HITLER. — Ces cochons de journaux anglais. Voyez là, en première page. « Hitler recule devant l'invasion », « Hitler a peur », « Hitler n'osera jamais affronter nos défenses »... Et c'est ainsi tous les jours depuis des mois. Je ne puis admettre qu'ils continuent à me ridiculiser ainsi. Faites quelque chose. Envoyez les rédacteurs de ces journaux dans un camp de concentration. Nous en avons de tout neufs. Ils s'y plairont certainement.

GŒRING. — Mais, mein Führer, vous oubliez que les rédacteurs en question se trouvent en Angleterre et que, jusqu'à preuve du contraire, l'Angleterre n'est pas encore conquise...

HITLER. — C'est juste. N'empêche qu'il faut à tout prix trouver un moyen.

Un temps.

HITLER. — Ce moyen, je viens de le trouver.

GŒRING (*à Gœbbels*). — Quel génie, cet Adolf ! Il lui a suffi de quelques secondes pour trouver une idée qui, sans doute, va révolutionner le monde.

HITLER (*enchaînant*). — Oui, le seul moyen de faire taire les Anglais et de mettre un terme à leurs insolences, c'est d'envahir immédiatement leur pays.

GŒRING. — Mais, mein Führer...

HITLER. — Il n'y a pas de mais qui tienne. Telle est ma volonté. Avez-vous des avions disponibles ?

GŒRING. — Hélas ! non, mein Führer. Vous savez qu'ils sont tous occupés à combattre l'aviation soviétique ou à essayer d'arrêter les bombardiers de cette maudite Royal Air Force. Il me restait une centaine d'appareils disponibles. Mais ils ont été volés par les membres du parti qui les gardent chez eux pour le cas où il leur prendrait fantaisie d'aller faire un tour impromptu en Angleterre ou en Norvège.

HITLER. — Eh bien, nous nous passerons d'avions. Nous nous arrangerons avec nos troupes de terre. (*A Brauschitch*) Votre armée d'invasion est-elle prête ?

BRAUSCHITCH. — Mon armée d'invasion ?

HITLER. — Oui, celle avec laquelle nous devons conquérir l'Angleterre...

BRAUSCHITCH. — Excusez-moi, mein Führer. Mais je n'ai jamais pensé une seconde que vous parliez sérieusement lorsque vous avez déclaré, dans le passé, que vous vouliez envahir l'Angleterre. J'ai cru que c'était uniquement un truc de propagande. Je le regrette, car je n'ai fait aucun préparatif.

HITLER. — Aucun préparatif ? Aucun préparatif ? Keitel a raison quand il dit de vous que vous êtes un général de pacotille. Je vous ferai fusiller un de ces jours. En attendant, je veux que vous me prépariez cette invasion dans les moindres détails.

BRAUSCHITCH. — Ce sera long, mein Führer. Il faut que je réunisse un énorme matériel. Il faut aussi que j'apprenne à tous mes soldats à nager.

HITLER. — A nager ? Pourquoi donc ? On peut être un excellent soldat sans savoir nager. Tenez, moi, j'étais bien caporal. Et, pourtant, je ne sais pas nager.

BRAUSCHITCH. — Oui, mais dans ce cas la chose est indispensable. Il ne faut pas croire, en effet, que la flotte anglaise nous regardera passer sans intervenir. A mon avis, la moitié au moins de nos soldats seront envoyés à l'eau et il faudra que, dans ce cas, ils sachent se tirer d'affaire.

HITLER. — Faites comme vous voudrez. Mais j'ordonne que tout soit prêt d'ici une semaine, même s'il vous faut assécher la Manche.

BRAUSCHITCH. — Assécher la Manche ? Vous n'y pensez pas, mein Führer ! Nous serions envahis le lendemain. Non, vraiment, je ne pense pas que nous puissions être prêts d'ici...

HITLER. — D'ici ?...

BRAUSCHITCH. — ...D'ici un an.

HITLER. — Un an ? Impossible. Il faut trouver autre chose.

Un temps.

HITLER. — Eh bien, puisque nous n'avons pas d'avions, puisque nous n'avons pas d'armée d'invasion, j'irai moi-même, tout seul, à la conquête de l'Angleterre.

GŒRING. — Vous n'y pensez pas, mein Führer ! Aller tout seul au-devant de ces quarante millions de sauvages. Ils sont capables de vous tuer.

HITLER. — Ils n'oseront pas. Ils savent que je suis homme à les poursuivre de ma vengeance jusque dans la tombe. Et puis, pensez aux millions d'Anglais qui gémissent sous le joug de Churchill et qui souhaitent chaque jour d'être libérés par la domination allemande. Ils viendront au-devant de moi. Ils constitueront mon armée.

GŒBBELS (*vipérin*). — Ce n'est pas ce qui est arrivé à Hess.

HITLER. — Hess manquait d'envergure. C'était un nain alors que je suis un géant. Et puis, moi, avant d'agir, j'écoute toujours la voix des oracles. Faites entrer le professeur Achtung.

SCENE II

LES MEMES, LE PROFESSEUR ACHTUNG



HITLER (*au professeur Fritz Achtung*). — Voyons, clairvoyant Achtung, que vois-tu dans ta boule de cristal ?

ACHTUNG. — Je vois un immense avion qui vole, vole... Je vous vois marcher sur un sol inconnu... Je vois une foule vous applaudir... Oh ! mon Dieu...

(Dans un geste maladroit, le professeur a jeté par terre la boule qui s'est brisée).

HITLER. — Inutile de se lamenter. Tu m'en as assez dit. (*Un temps*) Même les oracles sont en ma faveur. Tant mieux. Il ne me reste plus qu'un détail à régler : le jour où je réaliserai mon projet grandiose. Interrogeons les présences invisibles... Lundi ? Mardi ? Mercredi ? Jeudi ? Vendredi ? Samedi ? Dimanche ? (*Il répète plusieurs fois de suite : Lundi ? Mardi ? etc... et cela d'une voix de plus en plus rapide. Emporté par le mouvement, il vibre de tout son corps, s'agite, fait des bonds dans toutes les directions.*)

GŒRING. — Ah ! que je n'aime pas ça !

GŒBBELS. — Moi aussi. La dernière fois qu'il nous a gratifiés d'une exhibition pareille, c'était à la veille de l'attaque de la Russie. Et nous avons vu comment cela a tourné.

HITLER (*dans un cri*). — Mercredi... Mercredi... La voix a dit mercredi.

BRAUSCHITCH. — Ah ! si je pouvais, moi aussi, décider de mes batailles comme cela !

SCENE III

HITLER, GŒRING, GŒBBELS, BRAUSCHITCH, LEADERS ET GENERAUX

L'aérodrome privé de la Chancellerie à Berlin. Un immense avion attend de prendre le départ. Une garde d'honneur l'encadre. Plus loin, des membres des Sections d'Assaut vont et viennent au pas de l'oie. Tout à coup une sonnerie retentit. Hitler apparaît, escorté de Gœring, de Gœbbels, de Brauschitch et de divers leaders et généraux nazis.

HITLER. — Messieurs, l'heure de la plus grande Allemagne a sonné. Quand je reviendrai, notre pays aura quarante millions de serfs de plus. Tout est prêt ici. (*Il touche son front*) J'ai même rédigé le discours que, dès ce soir, je vais, en ma qualité de roi d'Angleterre, adresser au peuple britannique de la B.B.C. Ecoutez... (*Il lit*).

I am Adolf der first
Und I don't care a jot
If my accent's der worst
It's King's Englisch — so vot?
I schpeak to you all, as der Führer and King
Vot joy und vot blessings to Britain I bring
Der Daschund forgives
Und der Bulldog receives
A good shake of der paw.
Ein Blitz coronation in hand I have put
Mit sceptre und crown vot a figure I'll cut
Und mit Munich in mind
In case anything drops
There'll be Himmler behind
Mit a few of his cops.

GŒRING. — C'est magnifique, extraordinaire. Vive notre Führer, roi et empereur d'Angleterre !

GŒBBELS. — J'avoue que, moi-même, je n'aurais pas trouvé mieux.

HITLER (*montant dans l'avion*). — Au revoir, Messieurs, je vais où le destin de mon pays m'appelle. Je ne tarderai pas à être de retour. Que tout soit prêt, quand je reviendrai, pour l'incorporation de l'Angleterre dans l'ordre nouveau allemand.

LA FOULE. — Heil Hitler ! Vive le nouveau roi d'Angleterre !

Une fanfare retentit. L'avion se met à vrombir. Les photographes opèrent.

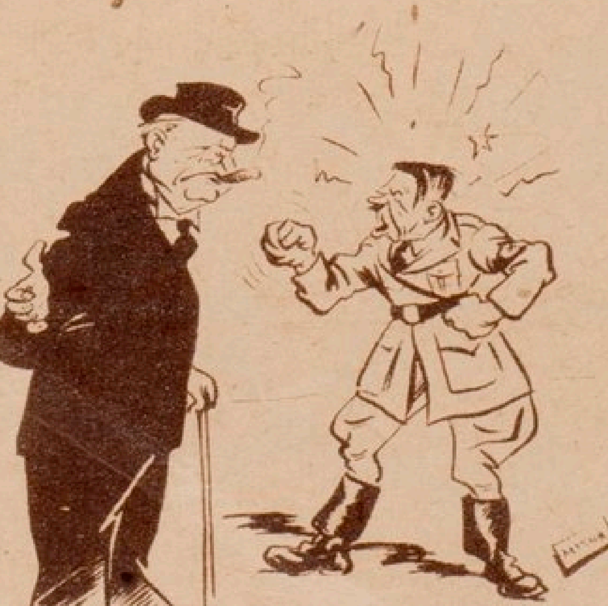
HITLER (*passant sa tête à la portière*). — Gœbbels, vous pouvez, d'ores et déjà, annoncer à mon peuple que l'Angleterre nous appartient.

L'avion décolle, tandis que des « Heil » interminables se font entendre.

SCENE IV

HITLER, UN PILOTE

Dans l'avion au-dessus de la Manche.



HITLER (*se parlant à lui-même*). — Où coucherais-je ? A Buckingham ? A Windsor ? Je me ferai couronner à Westminster, en tout cas, quoi qu'il arrive. Et ma première réception, où la donnerais-je ? Au Parlement, peut-être ? Pourquoi pas ?...

Tout à coup, comme il parle ainsi, on entend le bruit d'une détonation, bientôt suivie de plusieurs autres.

HITLER. — Qu'arrive-t-il ? Qu'est ce bruit ? Un coup de canon ?

LE PILOTE. — Oui, mein Führer.

HITLER. — Je l'avais bien dit. Ces pauvres Anglais sont au comble de la joie. Ils tirent des salves pour saluer l'arrivée de leur libérateur.

Il se replonge dans sa méditation. D'autres détonations se font entendre.

HITLER. — Ils sont heureux. Ils sont heureux. Mais comment ont-ils appris que je venais ? C'est encore, sans doute, un des exploits de Gœbbels...

Brusquement, une violente déflagration se fait entendre. L'appareil est ébranlé.

HITLER. — Qu'est-ce encore que ceci ?

LE PILOTE. — Mein Führer, nous venons d'être touchés par un obus de ces chiens de canonniers.

HITLER. — C'est la joie... C'est la joie... La joie a déréglé leur tir. Cela n'a pas d'importance. Qu'allons-nous faire à présent ?

LE PILOTE. — Il n'y a qu'une solution : la descente en parachute.

HITLER. — C'est bien. Mon arrivée n'en sera que plus impressionnante. Passez le premier afin de m'annoncer à la foule.

L'un après l'autre, ils se jettent de l'avion.

SCENE V

HITLER, LE PILOTE

Un coin de la campagne anglaise. Au fond, une habitation.

HITLER (*se relevant, les vêtements entièrement crottés*). — Comment ! il n'y a personne ? Mais où est donc la foule qui devait m'accueillir ?

LE PILOTE. — Peut-être s'est-elle trompée d'endroit ? Peut-être vous attend-elle plus loin ?

HITLER. — C'est possible. D'ailleurs, ces Anglais ne sont jamais là quand on a besoin d'eux. Tant pis. Avançons dans la nuit. Il nous faut trouver le chemin de Londres.

Ils font quelques pas. Tout à coup, un énorme chien, surgi de l'obscurité, se précipite sur Hitler et s'accroche au fond de son pantalon.

HITLER (*poussant un grand cri*). — Ciel, qu'est cela ? Mais c'est un chien, ma parole. Comment un chien ose-t-il ainsi me manquer de respect. (*S'adressant à la bête*) Sais-tu seulement qui je suis ? Je suis Hitler. Entends-tu ? Je suis Hitler... Hitler...

En entendant ce nom, le chien paraît se calmer. Il lâche le fond du pantalon du Fuehrer.

HITLER. — A la bonne heure. Il a compris qui j'étais. Cela fait plaisir, quand même, de voir que les animaux eux-mêmes vous respectent...

A ce moment, à la maison du fond, une voix se fait entendre.

LA VOIX. — Allons, Hitler, viens ici. C'est l'heure d'aller se coucher.

HITLER. — Est-ce que je comprends bien ? Est-ce bien le chien qu'on appelle Hitler ? Honte et malédiction. Je ne puis, plus longtemps, survivre à un affront pareil. Angleterre, tu m'a trahi. Pour te punir, je vais me suicider sur ton sol.

Il sort un revolver de sa poche, l'appuie sur sa tempe. Il presse la gâchette. Mais aucun coup ne part.

HITLER. — C'est encore une de ces balles ersatz que nous devons au gros Gœring. Ce qu'il doit se faire comme argent à ce petit jeu-là... (*Un temps. Puis, avec amertume.*) Il est à craindre, en tout cas, que ceux qui ont prédit que je mourrais d'une balle allemande ne voient jamais leur prophétie réalisée.

SCENE VI

HITLER, LE PILOTE, DIVERS PERSONNAGES DEGUISES EN CHURCHILL, GŒRING, RIBBENTROP, MUSSOLINI. UNITY MITFORD.

A Londres. Devant le Guildhall, l'Hôtel de Ville de la capitale britannique.



HITLER. — J'aperçois beaucoup de gens qui se rendent à l'Hôtel de Ville. Il doit s'y passer quelque chose. C'est le moment ou jamais, en tout cas, d'annoncer ma présence au peuple anglais et d'obtenir sa soumission. Approchons-nous un peu pour mieux voir.

Il s'approche. Un temps.

HITLER. — Qu'ai-je vu ? Est-ce que je suis réveillé ou est-ce que je rêve ? Gœring au bras de Churchill ?

Un personnage ayant les traits de Gœring passe en bavardant gaiement avec un personnage ayant les traits de Churchill.

HITLER (*au personnage ayant les traits de Gœring*). — Hermann, was machst du ?

LE PERSONNAGE AYANT LES TRAITS DE GŒRING. — Hermann, was machst du ? Elle est excellente. Ha... Ha... Ha...

HITLER. — Quelle insolence ! Il fait semblant de ne pas me reconnaître Qui sait ce qu'il trame avec ce Churchill... (*Un temps*) Quoi ? Que vois-je encore ? Mussolini, et au bras de Ribbentrop encore ?

Un personnage ayant les traits de Mussolini s'avance en compagnie d'un personnage ayant les traits de Ribbentrop.

HITLER (*s'adressant au personnage ayant les traits de Mussolini*). — Benito, Duce mio, cosa fa qui ?

LE PERSONNAGE AYANT LES TRAITS DE MUSSOLINI. — Ha... Ha... Ha... Quel accent magnifique ! (*Chantant*) Che bella cosa una giornata a Londra... Ha... Ha... Ha...

LE PERSONNAGE AYANT LES TRAITS DE RIBBENTROP. — Heil shorty...

HITLER. — Je ne comprends plus rien. Encore deux qui font semblant de ne pas me reconnaître ! Je me demande, d'ailleurs, ce qu'ils font ici. L'Axe aurait-il conquis l'Angleterre sans que je m'en doute ? Il faut, en tout cas, que je leur parle. Le destin ne peut plus attendre. Entrons.

Il entre dans le Guildhall, suivi du pilote. Dans l'immense salle où ils pénètrent, des centaines de gens dansent et chantent au son d'une musique entraînante. Ils sont tous costumés ou masqués.

LE PILOTE. — Mais, mein Führer, c'est un bal masqué. Je me rappelle en avoir vu un, il y a très longtemps, à Vienne, à l'époque où on y dansait encore.

HITLER. — Un bal masqué ? Ces Anglais sont d'une insouciance ! Danser alors qu'ils devraient trembler de peur. C'est presque de l'insolence. Bal masqué ou pas, je vais me faire connaître à eux. (*Il crie*) Silence... Silence...

La musique se tait. Les danseurs font cercle autour de lui.

HITLER. — Anglais et Anglaises d'Angleterre. Je suis Adolf Hitler. Führer de toutes les Allemagnes et désormais votre roi. Réjouissez-vous. Je suis venu vous arracher au joug judéo-plouto-démo-cratico-américano-marxiste. A partir de ce moment, vous êtes incorporés dans la plus grande Allemagne. Vous allez désormais vivre libres, battus et heureux.

DES VOIX DANS LA FOULE. — C'est magnifique... Quelle imitation parfaite... Et quel grimage merveilleux... On le prendrait pour Hitler lui-même... Bravo... Bravo...

HITLER. — L'histoire vous tiendra compte de cet accueil. Et, maintenant, voici mon message :

All mein Dominions over der seas
Und England und Scotland, go down on your knees.
Be content mit yout lot.
For der die it is cast.
Thank der Führer und Gott,
You are nazis at last.

DES VOIX DANS LA FOULE. — Bravo... Bravo... Quel talent... La même voix... Les mêmes gestes. Qui est-ce que cela peut bien être ?

HITLER. — Pour consacrer cet évènement historique, je vous invite à chanter avec moi *Rule Germania, Germania rules der slaves*...

(*Lire la suite en page 19*)

ON DANSE ON NAGE

au clair de lune

«IMAGES» A LA SOIREE DE L'HELIOPOLIS SPORTING CLUB



Un groupe d'aviateurs sud-africains a vite fait de nouer des relations amicales avec quelques jolies filles qui n'ont pas l'air de s'en plaindre.

Un couple évolue au clair de lune.

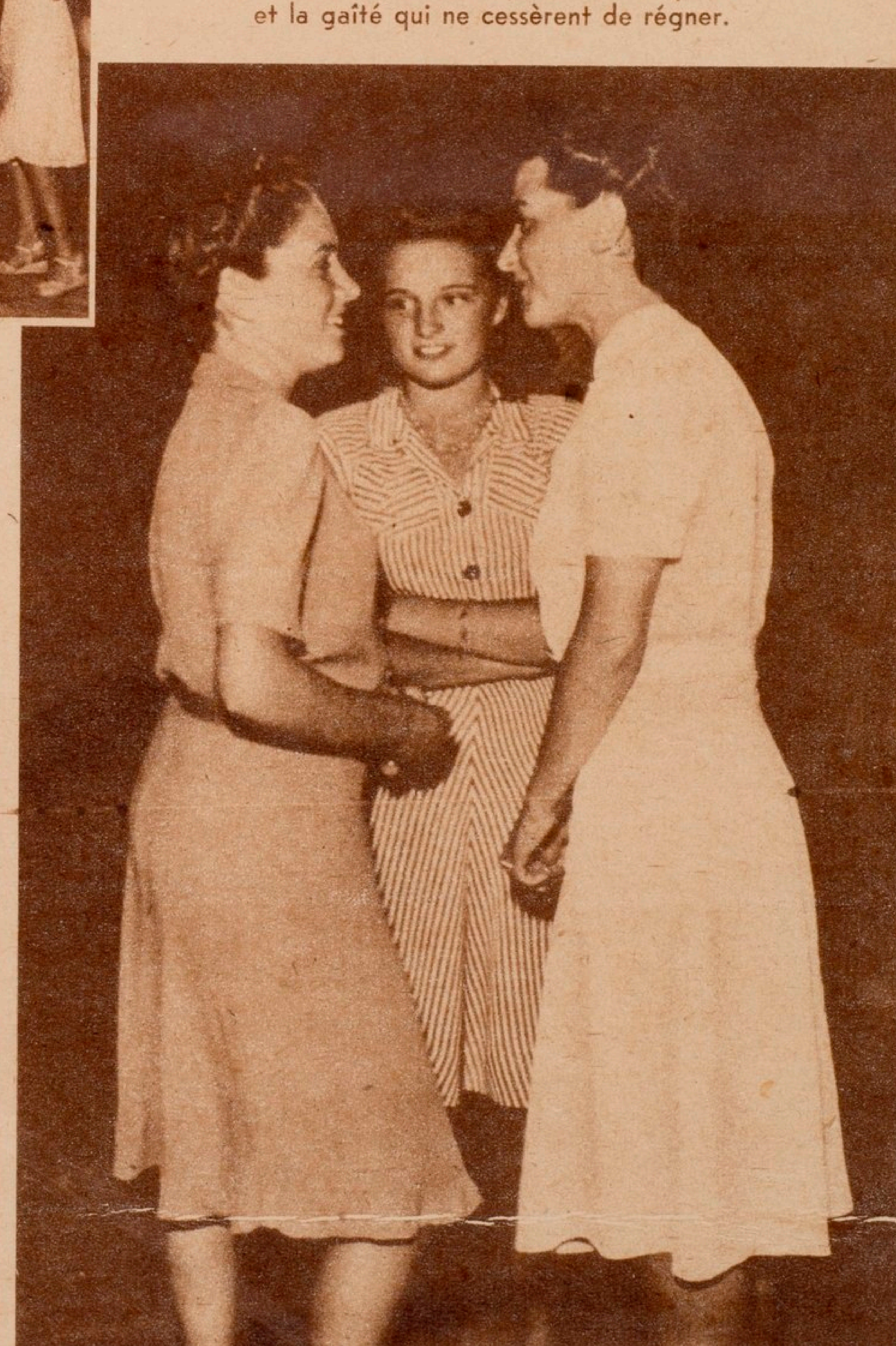


Au bord de l'eau, il fait bon danser. Mlle Empain se laisse très sérieusement conduire par un jeune sous-lieutenant dans les évolutions d'un blues.

En dépit des alertes, on trouve encore moyen de passer de belles soirées au Caire. Lundi dernier, profitant du clair de lune, les dirigeants de l'Heliopolis Sporting Club organisèrent une fête nocturne, qui fut des plus réussies. Un public nombreux, où les jeunes représentaient la majorité, se réunit autour de la piscine qui, miroitant sous les rayons lunaires, créait une ambiance des plus romantiques. On dansa pendant des heures, au son d'un jazz endiablé. Entre deux fox-trots ou deux tangos, on plongeait dans l'eau fraîche. Le flirt eut également sa part dans les plaisirs de la soirée. Grande affluence de militaires qui furent pour beaucoup dans l'entrain et la gaîté qui ne cessèrent de régner.



Dans l'eau, la joie règne et le fait d'être immergé jusqu'à mi-corps n'empêche pas la jeunesse de danser.



Mlle Empain suit avec intérêt les confidences que se font deux de ses amies. Quel est l'objet de ce conciliabule dans le noir ? Mystère.

HITLER ENVAHIT L'ANGLETERRE

(Suite de la page 17)

La foule chante. Tout à coup, un cri déchirant couvre les voix.

UNITY MITFORD. — Ce n'est pas un imitateur. C'est Hitler lui-même. Je le reconnais. Il a une façon de prononcer le mot « esclave » qui ne peut pas tromper. (*Se précipitant sur lui*) Oh ! mon Führer... Oh ! mon petit dieu Wotan à moi...

Un brouhaha indescriptible s'ensuit. Au bout de quelques instants, des policiers apparaissent et s'emparent d'Hitler qui est conduit « vers une destination inconnue ».

SCENE VII

WINSTON CHURCHILL. LES MINISTRES BRITANNIQUES. HITLER

Dans l'une des salles du No 10 de Downing Street.

CHURCHILL. — Je suis terriblement ennuyé. Cette affaire Hitler prend des proportions. Il a été impossible de garder la chose secrète. A l'heure actuelle, l'Amérique elle-même est au courant. Le résultat est que, de toutes parts, on nous demande de pendre Hitler. Je n'ai pas besoin de vous dire que le premier à préconiser une telle mesure est notre cher ami David Lloyd George qui, comme vous le savez, dans l'autre guerre était également d'avis qu'on pendît le Kaiser.

UN MINISTRE. — Puisque tout le monde le veut, pendons-le.

CHURCHILL. — Je n'y consentirais pour rien au monde. Car pendre Hitler serait le plus sûr moyen de faire de lui un dieu aux yeux de son peuple.

UN AUTRE MINISTRE. — Vous avez raison. Dans ce cas, que suggérez-vous ?

CHURCHILL. — Il nous faudra trouver un moyen plus discret de nous débarrasser de lui. Avant de décider de ce que sera ce moyen, nous allons recevoir l'individu. Il a, d'ailleurs, demandé à nous parler.

UN MINISTRE. — Allez-vous nous l'amener dans une cage ?

CHURCHILL. — Ce n'est pas nécessaire. Croyez-moi, il n'est pas bien dangereux. (*A un huissier*) Faites entrer Adolf Hitler.

Hitler entre. Il se dirige immédiatement vers Winston Churchill, sort un immense papier d'une de ses poches et se met à lire.

HITLER. — Le peuple anglais m'a demandé de le délivrer de la tyrannie démocratique. J'ai consenti à répondre à son appel. L'ordre allemand s'étend désormais à ce pays. Inutile de résister. Ce qui se produit aujourd'hui est écrit depuis toujours dans les astres. Si vous collaborez avec moi, j'accepte de faire de vous des gauleiters. Sinon, c'est le camp de concentration qui vous attend. Jusqu'à ce que votre décision soit prise, vous êtes mes prisonniers.

CHURCHILL. — Il me semble, au contraire, que c'est vous qui êtes le nôtre.

HITLER. — Illusion que tout cela. Est-ce que je suis un homme à être prisonnier ? Je n'ai qu'un signe à faire et mes armées s'abattraient sur vous comme la foudre. Pourriez-vous résister ? Vous êtes déjà à genoux. Mais je ne vous veux pas de mal. Je vous offre, au contraire, la chance d'être soumis à l'ordre allemand. J'espère que vous réalisez à quel point ma proposition est chevaleresque. Voici un ultimatum. Je vous donne trois heures pour prendre une décision. Si d'ici là je ne suis pas couronné roi d'Angleterre et empereur des Indes, je mettrai ce pays à feu et à sang. Ne perdez pas de temps. N'oubliez pas que je n'ai d'habitude pas la patience d'attendre, pour agir, que mes ultimatums expirent.

Il quitte la salle très digne, au pas de l'oie.

UN MINISTRE. — Il mériterait qu'on le pende. Mais je pense, comme notre Premier, qu'il vaut mieux se débarrasser discrètement de lui.

UN AUTRE MINISTRE. — Comment ?

CHURCHILL. — Je crois le savoir. Que diriez-vous si, au cours d'un raid sur l'Allemagne, un de nos avions laissait tomber, au lieu d'une bombe, un parachute avec le nommé Adolf Hitler au bout ?

LES MINISTRES (*en chœur*). — L'idée est merveilleuse. Et quel sale tour on jouerait là aux Allemands.

SCENE VIII

HITLER, LA MERE, LE PERE

Quelque part en Allemagne.
Hitler. Les membres d'une famille d'Allemands moyens.
Hitler sonne à la porte de la demeure de cette dernière.

HITLER (*à la mère venue lui ouvrir*). — Heil Hitler !

LA MERE. — Heil Hitler ! Que voulez-vous, mon brave ?

HITLER. — Vous ne me reconnaissez pas ?

LA MERE. — Non. Qui êtes-vous donc ?

HITLER. — Je suis Adolf Hitler, votre Führer. Je reviens d'Angleterre.

LA MERE. — Vous plaisantez, mon brave. C'est vrai que vous lui ressemblez un peu, à notre Führer. Mais vous ne pouvez être Adolf Hitler. Car Adolf Hitler n'est pas allé en Angleterre. Hier encore, il a visité les usines de la région.

HITLER. — Ce n'est pas possible.

LA MERE. — Pas possible ? Tenez, voyez, là, sa photo dans le journal.

Elle tend un journal à Hitler.

HITLER. — Ah ! les salauds ! Ils ont mis mon sosie à ma place... Qui m'a joué ce tour ? Gœring ? Gœbbels ? Himmler ? Peut-être sont-ils tous d'accord ? Ah ! les salauds !

LA MERE. — Modérez votre langage, mon brave. Sinon, vous nous mettrez dans l'obligation de vous signaler à la Gestapo.

Un temps. Le silence est brusquement coupé par le crépitement d'un appareil de radio. On entend des applaudissements, des ordres brefs, des cris gutturaux.

LE PERE (*de l'intérieur*). — Gretchen, Gretchen, viens donc vite. C'est notre bien-aimé Führer qui va faire un discours. Invite aussi l'étranger à venir l'entendre.

Hitler et la mère pénètrent à l'intérieur. Bientôt, dans un éclat, l'émission commence.

LA VOIX (*à la radio*). — Je vous promets solennellement que vous n'aurez pas un autre hiver de guerre... La face du monde va changer... J'ai décidé, ces jours-ci, de porter le coup de grâce à notre ennemi héréditaire... Avant peu, j'envahirai l'Angleterre...

HITLER. — Lui aussi ? Pauvre fou...

RIDEAU

MARCEL PERRIER

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Il n'y a plus d'armée russe...

A en croire les communiqués allemands, il n'y aurait plus d'armée russe. L'aviation soviétique a été anéantie dans les premières quarante-huit heures de combat ; les tanks ont été pulvérisés et les soldats de Staline tous tués, blessés ou prisonniers. Toute la force combattante ennemie est finie et à l'intérieur des Soviets gronde la révolution...

Et la guerre continue, cependant. Avec quoi Staline se bat-il ? Des avions en carton, des tanks de bois, des soldats de plomb et des officiers d'opérette ? Dans ce cas, il faut croire que cette armée est préférable aux vrais soldats et aux vrais tanks, puisqu'elle en triomphe. Devant Smolensk, sur la route de Léningrad et de Kiev, les armées allemandes piétinent ou réalisent des avances trop lentes, au prix de terribles pertes d'hommes et de matériel. Or, ceci n'est possible que si les armées russes sont encore des armées dans le sens du mot, abondamment pourvues de matériel et d'essence.

Il est une chose que la propagande de l'Axe devrait comprendre : en temps de guerre, il faut changer les méthodes du temps de paix. Avant le conflit, Radio-Berlin et Radio-Rome pouvaient mentir à leur aise, car elles demeuraient dans un domaine difficilement contrôlable pour le peuple et pour les étrangers. Mais aujourd'hui, quand on annonce que Kiev est occupée, au bout de trois ou quatre jours, si elle ne l'a pas été, le mensonge est découvert ; quand on annonce que l'armée russe est disloquée, désarmée ou capturée, eh bien, il faut que la guerre cesse et que Staline capitule. Mais si la bataille continue plus farouche que jamais, il faut croire qu'il est faux que l'armée ennemie ait été vaincue.

Il y a trois jours, le haut commandement allemand a annoncé qu'il a gagné la grande bataille de Smolensk et qu'il compte une retentissante victoire à son actif. Mais les combats se poursuivent encore autour de Smolensk et les Russes ne reculent pas. Pour une victoire, on avouera que c'est une bien drôle de victoire et que rien n'amènera la fin de la puissance militaire allemande que des victoires comme celle-ci, si elle doit en compter beaucoup à son actif.

Quant aux résultats des raids sur Moscou, les Russes ont magnifiquement répondu à la propagande adverse ; ils ont laissé les Allemands annoncer longuement la destruction par la Lutfwaffe de la fameuse usine d'automobiles, Staline, une des plus grandes du monde. Puis, très simplement ils invitèrent les correspondants étrangers à visiter l'usine, intacte, en plein travail, n'ayant eu que quelques vitres brisées.

Ceci n'est pas pour dire que l'armée soviétique ne subit aucune perte et que les avions allemands ne causent aucun dégât. Mais entre les pertes et les dégâts logiques subis par les Russes et la prétention allemande de les avoir anéantis, il y a une marge tellement grande qu'elle peut coûter aux Allemands tous les fruits de leurs précédentes victoires.

Pour résumer cette septième semaine de guerre, nous ne pouvons donc souligner qu'un point : les Russes se battent avec la même efficacité et le même moral qu'au début de la guerre : c'est tout dire.

De l'action et non des mots

Comme ses alliés du pacte tripartite, le Japon doit également comprendre que les temps sont changés. Il y a quatre ou cinq ans, les dictatures pouvaient ne pas croire aux avertissements des démocraties et les considérer comme des exercices oratoires. Elles doivent d'ailleurs le regretter, surtout l'Allemagne hitlérienne qui réalise de jour en jour qu'avec l'Angleterre il ne faut pas exagérer et dépasser la mesure.

Mais maintenant un avertissement anglo-saxon est un avertissement à prendre en considération, non des mots à ne pas écouter. Le Japon menace le Thaï après avoir arraché l'Indochine aux mains débiles des hommes de Vichy ; Londres et Washington interviennent et disent à Tokio de faire attention ; le Thaï les intéresse et son occupation pourrait donner lieu à une action de leur part. C'est pourquoi le Japon n'a pas encore occupé le Thaï, alors qu'il l'aurait déjà fait, il y a quatre ou cinq ans, sans tenir compte de tout ce qu'un Eden ou un Cordell Hull pouvait dire.

D'ailleurs, afin d'appuyer leur avertissement d'arguments tangibles et persuasifs, les Américains ont mis sur le pied de guerre leur flotte du Pacifique, les défenses de leurs bases, des îles Philippines, etc., tandis que les Anglais ont renforcé Burma, la Malaisie, envoyé des unités à Singapour. Anglais et Américains sont prêts pour la guerre si le Japon veut tenter sa chance.

Pour le côté russe, le Japon devra affronter une armée d'un million d'hommes, alors que jusqu'ici il ne disposait en Mandchourie que de 250.000 hommes. Il a dû augmenter ces effectifs, mais pas dans une proportion qui puisse contre-balancer les forces russes. Du reste, les étendues gelées de la Sibérie n'attirent guère les Japonais qui ont déjà trouvé la Mandchourie trop froide. L'échec de l'armée japonaise en Chine a mis en relief les plans de la marine japonaise, l'expansionnisme vers les eaux chaudes.

Or, après l'Indochine (qui lui a été livrée par le maître nazi du gouvernement de Vichy), il reste : les possessions anglaises, américaines et hollandaises, garanties par les Anglo-Saxons, et le Thaï.

Et maintenant une attaque sur le Thaï précipiterait l'intervention anglo-américaine.

C'est pourquoi le Japon semble vouloir terroriser les hommes du Thaï, au lieu de les attaquer. Il veut trouver en eux des capitulards à la manière des Vichystes et se faire livrer toutes ces bases avec le consentement souriant du gouvernement. Il pourrait ainsi s'étonner candidement de l'intervention anglo-américaine.

Seulement, en droit international comme en droit tout court, les concessions arrachées sous la pression sont nulles, pour vice de consentement, et toutes les concessions qu'un Thaï terrorisé pourrait faire seront nulles.

C'est sur un volcan que les hommes de Tokio viennent de s'engager ; ils espèrent arriver à leurs fins sans tomber dans le cratère, mais l'aventure est bien périlleuse et ils feraient mieux de rebrousser chemin. Chaque jour, éviter de justesse une guerre avec les Etats-Unis et l'Empire britannique est une politique à ne pas recommander. On ne sait jamais, alors qu'on ne le veut certainement pas, si les événements ne vont pas échapper à notre contrôle et nous conduire à l'irréparable.

Qu'attend Pétain de Hitler ?

Les Américains veulent tout savoir, surtout un certain Cordell Hull qui empoisonne les nuits de l'amiral Darlan. Tenace, curieux, précis, Cordell Hull veut savoir quels engagements le gouvernement de Vichy a pris envers l'Allemagne.

Darlan veut se dérober à la réponse claire et franche, préfère ruser et au représentant des Etats-Unis, l'amiral Leahy, il donne des explications évasives.

Cordell Hull ne s'en satisfait pas et revient à la charge ; l'amiral Leahy retourne chez l'amiral Darlan et n'en tire rien de concret, mais Cordell Hull insiste. Darlan devra finir par parler ; sinon, Cordell Hull se fâchant, considérera que toutes les rumeurs sont vraies et agira en conséquence. Ce qui est certain, c'est que les Etats-Unis ne sont pas d'humeur, en ce moment, à se laisser berner plus longtemps par les politiciens de Vichy.

Le jeu de ces derniers a trop longtemps duré et c'est miracle qu'ils aient pu le prolonger jusqu'ici, mais ni Hitler ni les Anglo-Américains ne veulent le tolérer plus longtemps. Hitler est engagé dans la passe décisive de la guerre même si les résultats derniers n'en sont pas immédiats. Si d'ici fin septembre il n'a pas gagné la guerre de Russie, forcé Staline à la capitulation, il a fatalement perdu toute la guerre, quelle que soit la date du dénouement

Il veut donc tout de suite la collaboration de Vichy, sinon elle lui sera inutile.

De leur côté, les Anglo-Américains sont excédés par l'affaire de l'Indochine ; ils ne peuvent demeurer passifs et laisser le gouvernement de Vichy, sans se prononcer en principe, donner chaque jour à l'Allemagne et à ses alliés une nouvelle base navale ou aérienne. Il faut que Vichy se déclare.

Ainsi, des deux côtés, on veut mettre fin à cette comédie d'un Etat soi-disant indépendant, pratiquant une politique équivoque, servant l'Allemagne tout en ne voulant pas rompre avec l'Angleterre mais ne servant pas assez vite l'Allemagne au gré de ses désirs et ne dupant pas suffisamment l'Angleterre pour qu'elle prolonge son indulgence. L'étrange est que le maréchal Pétain puisse hésiter, alors qu'il a déjà entre les mains tous les éléments d'une lucide appréciation de la situation. Pour excuser son armistice, il a déclaré qu'il croyait inévitable une capitulation imminente de l'Angleterre et qu'il a voulu sauver pour la France ce qu'il pouvait sauver en pactisant avec l'Allemagne.

Il ne peut plus raisonner ainsi, surtout depuis la guerre de Russie. La situation est en train de se retourner, sur tous les fronts, au désavantage de l'Allemagne.

L'Angleterre a gagné la bataille de la Méditerranée puisque, malgré l'occupation de la Grèce et de l'île de Crète, les convois anglais passent impunément, sous la protection de la flotte de Cunningham.

De l'Irak à l'Abyssinie, tous les pays sont alliés à l'Angleterre ou occupés militairement par elle. L'invasion de l'Egypte par l'Ouest devient un mythe.

Du côté de l'Atlantique, la bataille est également gagnée puisque les convois arrivent d'Amérique, apportant à l'Angleterre toutes les fournitures d'armes dont elle a besoin.

Les Etats-Unis sont effectivement en guerre, s'ils ne le sont pas théoriquement. La guerre de Russie tourne mal pour l'Allemagne. En six semaines, elle n'a obtenu que des résultats médiocres et de cette campagne elle sortira vaincue ou tellement affaiblie qu'elle ne pourra jamais plus abattre l'Empire britannique.

L'Empire britannique toujours debout, jamais Hitler ne pourra dominer et dépouiller la France que si elle le veut bien, que si elle recommence le geste qu'elle vient de faire, en cédant l'Indochine, de son plein gré, au Japon.

Aussi ne comprend-on pas qu'un homme comme Pétain ne rompe définitivement pas ces pourparlers qui ont pour but de livrer à Hitler toutes les positions vitales et stratégiques de l'Empire français.

Que peut-il attendre de Hitler qui l'a forcé à se battre, en Syrie, contre des Français et à ne pas se battre, en Indochine, contre les Japonais ?

LE FILM EGYPTIEN

C'est demain soir que le Premier Ministre tiendra sa parole et soumettra à la Chambre les détails de son accord avec le gouvernement britannique sur l'achat de la récolte du coton. Le Sénat ou plutôt deux ou trois orateurs du Sénat exigeaient une communication du projet avant la signature de l'accord. Mais le chef du gouvernement s'y est refusé et à raison ; la Constitution lui donne pleinement le droit de ne pas divulguer les secrets des pourparlers, pour ne pas en compromettre la bonne marche. Autrement, le pouvoir exécutif ne pourrait pas gouverner et Sirry pacha, en tenant ferme, a sauvegardé un des principes essentiels du vrai régime parlementaire.

Autour de cet accord, trop de rumeurs et rien de précis. On a donné comme résultats définitifs ce qui n'était que des suggestions puisque, jusqu'à samedi, les pourparlers continuaient entre le chef du gouvernement et l'ambassadeur de S.M.B.

Les débats sur cet accord vont certainement donner lieu à une semaine, même à quinze jours de discours ; des orateurs qui n'ont jamais abordé la tribune vont s'y risquer. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que les parlementaires n'en fassent pas un élément de politique et n'oublient les réalités économiques pour des considérations qui n'ont aucun rapport avec le fond du problème.

Il s'agit de kantars, de communications maritimes, de marchés ouverts ou fermés, de consommation industrielle, de calcul exact de prix de revient, etc., et non de rancune à assouvir contre Hussein Sirry pacha ou de tactique de l'opposition pour embarrasser le gouvernement. Le problème du coton est national et les intérêts vrais du pays, intelligemment compris, doivent l'emporter sur la mauvaise humeur de tel homme d'Etat évincé du pouvoir, ou de tel parti impuissant à renverser le gouvernement.

C'est dans les débats qui commenceront demain que nos députés et nos sénateurs doivent affirmer la maturité de notre système représentatif.

* * *

Avant que la formation du nouveau cabinet Sirry ne soit déjà de la vieille histoire, donnons quelques informations documentaires à son sujet, d'après notre confrère « Al Itnein » qui s'affirme de plus en plus comme une revue remarquablement bien renseignée sur les dessous de la politique égyptienne.

** Helmi Issa pacha, leader des chaabo-ittéhadistes, a insisté pour le portefeuille de la Justice et, ne pouvant l'obtenir, il s'est récusé.*

** Le portefeuille des Finances a été offert au Dr Ahmed Maher pacha, ne fut-ce que pour la période des vacances parlementaires, et il a refusé.*

** Nokrachi pacha a posé, comme conditions, d'être nommé ministre des Finances ou vice-président du Conseil, et c'est pourquoi il n'a pas fait partie du Cabinet.*

** Le Dr Hassan Sadek pacha, ministre de la Défense, a été présenté un moment comme futur recteur de l'Université, mais cette nouvelle est inexacte et c'est le Dr Aly Ibrahim pacha, l'ancien ministre de l'Hygiène Publique, qui est le seul candidat en vue.*

** Nous aurions pu avoir comme ministre un débutant, extraordinairement jeune, le fils du regretté Mohamed Mahmoud pacha, le jeune député Mahmoud Mohamed Soliman.*

** Le nom de Hefni Mahmoud bey comme ministre du Commerce a été omis, à la dernière minute.*

* * *

Il y a trois ans, au début du régime actuel, Hussein Sirry pacha fut choisi comme ministre des Travaux Publics, pour représenter les techniciens, apportant aux partis politiques sa compétence et son expérience éprouvées. Aujourd'hui, c'est Hussein Sirry pacha qui est devenu un homme politique, demandant aux partis leur collaboration en tant que techniciens.



POUR RESTER BELLE

REPOSEZ-VOUS DE TEMPS EN TEMPS

La plupart des gens se couchent tous les soirs et se lèvent tous les matins sans jamais imaginer que le séjour au lit puisse être autre chose que l'intervalle inévitable entre deux journées de travail.

Et pourtant, si vous organisiez votre vie de telle façon que, tous les mois, vous ayez la possibilité de rester un jour entier dans votre lit, vous n'imaginez pas quel repos ce serait pour vous, quel bien-être vous en tireriez et combien votre beauté s'en ressentirait.

Supposons ensemble que vous ayez su ménager, dans votre emploi du temps, cette journée de repos idéal et voyons comment vous vous organiserez pour en tirer le maximum de bénéfice.

D'abord, il faut rassembler autour de vous tout ce dont vous aurez besoin, car vous ne vous reposeriez pas bien si vous étiez obligée de vous lever trop souvent pour chercher un livre, un verre d'orangeade, ou une feuille de papier dont vous avez besoin.

Commencez donc par établir, la veille, une liste de tout ce que vous voulez faire depuis longtemps sans en trouver jamais le temps : répondre très longuement à plusieurs lettres, commencer un tricot, lire tel ou tel autre livre, etc...

Ceci fait, installez près de votre lit, sur une petite table, tout ce qui est nécessaire pour mener à bien ces diverses entreprises : encrier ou stylo rempli, papiers à lettres, livres, laines, aiguilles à tricoter.

Le matin, sur un plateau à portée de votre main, préparez votre déjeuner : du lait, du yaourt et des fruits frais. Ayez aussi des jus de fruits en abondance et buvez-en le plus possible durant cette journée de beauté.

N'oubliez pas, si vous aimez cela, d'approcher le poste de T.S.F. tout près de votre lit pour écouter, sans bouger, les nouvelles ou le concert que vous appréciez.

Tout étant prêt, pensez à vous maintenant. Prenez un bain assez chaud qui vous détendra, nettoyez votre visage et laissez autour de vos yeux un peu de crème nourrissante. Brossez bien vos cheveux et faites une bonne mise en plis. Mettez enfin un vêtement très léger, afin de n'avoir pas chaud lorsque vous serez couchée.

Et maintenant, glissez-vous sous vos draps, bien décidée à ne répondre ni aux coups de sonnette, ni au téléphone, qui pourraient troubler votre paix. Calez-vous entre deux bons oreillers et reposez-vous complètement.

Détendez-vous. Efforcez-vous à ne pas penser à toutes ces choses qui vous tracassent, mais seulement à cette journée de solitude et à tout ce qu'elle vous permet d'exécuter en toute tranquillité.

Vous serez étonnée, le lendemain, d'éprouver une telle sensation de repos et vous déciderez immédiatement de recommencer chaque fois que votre travail et votre vie vous le permettront.

Mais faites un sérieux effort pour ne pas rester trop longtemps sans une journée de détente qui, pratiquée régulièrement, laissera votre beauté plus épanouie et vous évitera de vieillir trop tôt.

Les cheveux nécessitent un entretien journalier :

I

Brosser les cheveux devrait être le premier geste de la toilette d'une femme. Cent coups de brosse donnés quotidiennement activent la circulation du sang, ôtent les cheveux morts qui encombrent la chevelure, donnent aux ondulations une souplesse plus grande.

II

Masser le cuir chevelu énergiquement, à deux mains, en appuyant assez fort pour remuer complètement la peau sur le crâne. Ceci est excellent pour empêcher l'arthrite et les névralgies du cuir chevelu et pour donner de la force aux cheveux.

III

Lorsqu'on a tendance à avoir des pellicules, il faut frictionner assez fréquemment le cuir chevelu avec une lotion un peu grasse. On trouve des produits contre les pellicules qui sont vraiment excellents et coûtent quelques piastres seulement. Ne pas oublier de séparer les cheveux en mèches et ne verser qu'une ou deux gouttes seulement, afin de ne pas graisser toute la tête.

IV

Une fois par semaine faire un shampooing après avoir, la veille, frictionné complètement le cuir chevelu avec de l'huile d'amandes douces. Ne pas oublier, après le shampooing, de verser quelques gouttes de vinaigre sur les cheveux, afin d'en ôter toute trace de savon. Rincer ensuite de nouveau avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau très froide, afin de stimuler la circulation du sang.

V

Si quelques cheveux gris apparaissent aux tempes, ne passer légèrement un crayon spécial sur les racines que lorsque les cheveux sont à moitié secs. Terminer le séchage ensuite. La teinte ainsi obtenue tiendra certainement jusqu'au prochain shampooing.

LE DANGER DES MALENTENDUS

J'ai deux amis, deux très bons amis qui, jusqu'à présent, étaient fort liés, mais qui ont failli, malheureusement, se brouiller à cause de leur entêtement.

Chacun d'eux s'imaginait très sincèrement que l'autre avait manqué de franchise à son égard, et lui avait joué un mauvais tour.

En réalité, tous deux avaient tort et le malentendu qui les séparait était dû, tout simplement, à la détestable habitude qu'ils avaient l'un et l'autre de dissimuler leurs véritables sentiments.

Ils avaient trop d'amour-propre pour accepter une franche explication qui aurait remis les choses en place. Le sens mal compris de leur « dignité » empêchait chacun d'eux de faire le premier pas.

Pourtant je les savais assez loyaux pour convenir de leurs torts mutuels s'ils consentaient à parler.

Pendant une semaine cette « guérilla » existant entre eux m'a littéralement empoisonné l'existence jusqu'à ce que l'un d'entre eux a compris qu'une explication était la seule façon de sauver leur amitié. Il a parlé à l'autre, celui-ci a compris. Tous deux sont tombés d'accord et, aujourd'hui, ils sont de nouveau plus amis que jamais.

Cette petite aventure m'a prouvé, une fois de plus, que les malentendus les plus durables proviennent du silence absurde auquel on se croit obligé lorsqu'il s'agit d'ouvrir son cœur, de révéler ses sentiments profonds.

Certes, la pudeur morale qui vous interdit de livrer votre cœur à tout venant est parfaitement estimable... à condition qu'elle ne vous conduise pas à vous renfermer constamment dans une tour d'ivoire.

Dans le domaine des malentendus, surtout, il est nécessaire de s'expliquer, car un rien peut, avec le temps, dégénérer en antipathie, voire même en haine.

Demeurez toujours

COQUETTE ET FEMININE

Si l'infidélité désunit bien des ménages, l'excès de fidélité arrive assez souvent au même résultat.

L'excès de fidélité ? Parfaitement... Comment pourrait-on baptiser autrement l'attitude de ces jeunes femmes qui, une fois mariées, abandonnent d'un cœur léger tous les artifices de la séduction féminine ? Est-ce pour prouver à leurs maris qu'elles ont désormais renoncé à plaire par crainte de provoquer leur jalousie ? On ne pourrait pas voir d'autre explication à cette métamorphose malheureusement trop fréquente.

Croyez-vous donc qu'une bonne épouse perde sa dignité si elle continue à être féminine et coquette ? Nullement. Et combien de maris, séduits par la grâce spontanée, par le charme et l'élégance d'une jeune fille, n'ont-ils pas été déçus lorsqu'en l'épousant ils se sont aperçus qu'en fin de compte ils avaient choisi une compagne vraiment trop pot-au-feu et dont les soucis ménagers absorbaient fâcheusement toutes les activités ?

Pour atteindre un bonheur conjugal solide et durable, il faut que le mari, pendant de longues années, continue à faire la cour à son épouse.

Et pour cela, employez, Mesdames, toutes les armes qui vous ont servies lorsque vous étiez jeune fille.

Considérez, chaque jour, votre mari comme un étranger que vous voulez séduire et conquérir.

Soyez pour lui coquette et toujours un peu mystérieuse. Mais ne devenez jamais artificielle et compliquée, cela pourrait l'éloigner de vous.

Sous aucun prétexte ne vous promenez devant lui en bigoudis. Luttez énergiquement contre le laissez-aller que l'on se permet si souvent après le mariage.

Soyez femme, dans tous vos gestes, dans toutes vos paroles. Lorsque votre compagnon rentre du travail, que ce soit pour trouver devant lui une jeune femme agréable à regarder et toujours impeccablement mise.

Je vous garantis que, si vous êtes toujours sur vos gardes, votre lune de miel durera encore, même après vos noces d'argent...

MANTEAU DE PLAGE CHIC ET PRATIQUE



Voici aujourd'hui pour vous, amies lectrices, un charmant manteau de plage qui vous sera très utile lorsque vous quitterez l'eau. Vous pouvez, vu les circonstances actuelles, le porter tout aussi bien après une trempette dans la piscine. Il sera toujours élégant et plaira à tous.

Il vous faudra, pour le confectionner, 3 m. 90 de toile en 1 m. 00 de large. Certaines cretonnes de tons clairs seront aussi charmantes et vous permettront de varier votre tenue sans grands frais.

Comme je vous l'ai déjà souvent répété, veillez très sévèrement à vérifier vos mesures, d'après celles qui sont indiquées sur le schéma n° 2. Oublier ceci risquerait de vous entraîner à commettre de grosses erreurs, vous gâcheriez du tissu et vous n'obtiendriez aucun résultat satisfaisant.

Les mesures données sont toujours pour la taille 44. Lorsque vous avez vu ce qu'il faut ajouter ou supprimer pour établir un patron à vos mesures exactes, découpez dans un journal les différents morceaux du schéma 2 que vous épinglerez sur votre tissu selon le schéma n° 1.

Ce patron se compose de sept morceaux droit fil. Pour le couper, disposez le dos et la poche sur le tissu double et les autres parties sur le tissu simple. Coupez chaque morceau avec une marge de 2 centimètres environ pour les rentrés et les coutures. Les revers et les bandes des poches peuvent se couper dans un tissu différent. Faites d'abord la pince de poitrine. Pliez à l'intérieur le bord AB suivant les pointillés et maintenez-le à l'intérieur par des points invisibles. Faites les boutonnières à droite et posez les boutons à gauche.

Piquez les revers, endroit contre endroit, sur le devant par AASSFF, retournez et maintenez à l'intérieur comme indiqué plus haut.

Le milieu du dos est sans couture. Faites les pinces de la taille. Rassemblez le dos au devant par les coutures des côtés et des épaules. Fermez la manche. Montez le revers de la manche dans le bas et relevez-le. Montez la manche au corsage en soutenant à l'épaule.

Faites un rentré tout autour de la poche. Montez la bande de la poche sur le haut et piquez la poche sur le devant en suivant les pointillés.

Achetez un peu plus de toile qu'il ne vous en faut pour faire un carré que vous mettrez sur votre tête. Choisissez des sandales assorties à votre costume de bain et vous serez munie d'une tenue de plein air aussi élégante que facile à porter.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Cendrillon »

Je ne vois pas du tout en quoi le fait de sortir avec cet officier pourrait porter atteinte à votre réputation. En temps de guerre, les distractions sont autant permises qu'en temps de paix, pourvu que vous sachiez toujours garder le bon ton.

Nièce « Ma maison est mon domaine »

Pour nettoyer cette statuette de plâtre très poussiéreuse, faites un petit sachet de mousseline rempli de plâtre en poudre. Pressez-le, battez-le, pour en faire sortir du plâtre très finement pulvérisé. Il ne vous restera plus qu'à frotter cette poudre sur la statuette, à l'aide d'un tampon d'ouate. Si ce procédé n'est pas suffisant, mélangez de la poudre de magnésie et de l'eau, de manière à obtenir une pâte assez épaisse. Appliquez-la sur l'objet avec un pinceau, en couche épaisse. Laissez sécher, la pâte tombera d'elle-même en laissant la statuette bien propre.

Nièce « Romantique »

Vous pouvez, sans risquer de vous compromettre, danser avec un militaire qui vient vous inviter à votre table. Je ne vois pas du tout où serait le mal là-dedans. Seulement sachez garder vos distances. Et si un de ces jeunes gens veut devenir familier, sachez le mettre gentiment en place.

Nièce « Absolument prise au dépourvu »

On recommande plusieurs moyens pour lutter efficacement contre une invasion de fourmis. Placez des bouts de citrons moisis du marc de café ou de l'eau sucrée aux endroits où les bestioles arrivent. Badigeonnez le bord des fenêtres, le devant des portes, bref toutes les places où elles s'assemblent pour pénétrer dans la maison, avec un mélange de pétrole et de nicotine. On dit également que la poudre de craie et la cendre empêchent les fourmis de passer.

Nièce « Pour lui donner du bonheur »

Puisque votre fiancé aime les robes unies et a les imprimés en horreur, je ne vois pas pourquoi vous n'essayeriez pas d'adapter vos toilettes à son goût. Il faut vous habituer dès à présent à faire certaines petites concessions qui sont inévitables dans la vie à deux.

Nièce « Puis-je ? »

Mais oui, n'importe qui peut m'écrire et il ne faut faire partie d'aucun club pour recevoir une réponse de moi. Mon adresse est : Tante Anne-Marie, c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire. Ecrivez-moi en italien, je connais votre langue.

Nièce « Victorieuse »

Bravo, vous êtes sauvée en effet, puisque vous commencez à vous rendre compte que vous étiez dans l'erreur. J'ai beaucoup pensé à vous et j'ai souhaité vous voir retrouver le sens des proportions. Maintenant continuez à suivre cette nouvelle ligne de vie que vous vous êtes tracée. Elle sera un peu rude, mais vous apportera des satisfactions immenses.

Nièce « Désabusée de la vie et de tout le monde »

Je vous conseille de lire « Live it to Love », « Valerie » et « Choose from the stars » de Pamela Wynne. Vous trouverez ces romans dans la collection des « White Circle Pocket Novel » des éditions Collins.

Nièce « Vagabonde »

Pour rendre très brillants des bijoux en or, mettez dans un bol de l'eau tiède savonneuse, ajoutez-y une pincée de bicarbonate de soude. Placez vos bijoux dans ce bain, frottez-les. Rincez-les ensuite à l'eau pure.

Nièce « Myrtha »

Venez me voir comme convenu. Je serai contente de vous recevoir. Vous ne m'ennuyez pas du tout avec vos lettres qui sont, d'ailleurs, charmantes. A bientôt donc et, d'ici là, bon courage et patience.

Nièce « Zoubeida »

Ce n'est pas en vivant comme une recluse que vous arriverez à lutter victorieusement contre ce chagrin d'amour qui vous empoisonne l'existence. Pourquoi ne sortez-vous pas ? Vous êtes jeune encore, vous oublierez et, plus tard, beaucoup plus tard, vous aimerez à nouveau, vous verrez... Ne dites pas non, tous les chagrins, ceux d'amour surtout, sont guérissables et le temps accomplit à lui seul des miracles de ce genre.

Nièce « Je voudrais savoir autant que vous »

Voici comment vous pouvez préparer l'eau gommée : prenez de 10 à 15 grammes de gomme arabique blanche en poudre ou en petits morceaux, mettez-les dans une casserole d'émail, avec un demi-litre d'eau. Faites bouillir doucement, pendant plusieurs minutes, en remuant avec une cuiller de bois. La gomme étant fondue, passez le liquide à travers une mousseline très fine, selon que vous voulez un apprêt plus ou moins léger, ajoutez de l'eau ou employez tel quel.

TANTE ANNE-MARIE

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"


Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 75**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Malgré l'uniforme, leur vie n'a pas changé...



L'ancien chauffeur de taxi conduit toujours des couples d'amoureux.

...L'ancien trapéziste trouve toujours moyen de faire des acrobaties dans les airs.

...L'ancien prestidigitateur jongle toujours avec quelque chose.

...L'ancien « homme d'affaires » continue à dicter son courrier tout comme autrefois.

...Et le peintre, qui sert dans la marine, ne peut s'empêcher, quand il peint un navire, de s'écarter un peu pour admirer son travail...